

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: <i>Pagination continue.</i> | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13^{ME} ANNÉE, No 660.—SAMEDI, 26 DECEMBRE 1896

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE CADEAU DE NOEL

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 26 DECEMBRE 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—Paix sur la terre, par Firmin Picard.—Il va venir, par Lisette.—Poésie : Chant de Noël, par J. Beaulieu.—Réverie de Noël, par J. Brenan.—M. l'échevin J. Archambault.—Nuit de Noël, par Louis Veillot.—Poésie : La nuit de Noël, par Louis-J. Béliveau.—Nos gravures.—Conte de Noël : Le chemin du cœur (avec gravures), par Emile B.—La visite du petit Noël, par Passeeval.—L'Étable de Bethléem.—Musique : Roses de Noël, par M. Smyth.—Poésie : Pour les pauvres, par G. P.—Le cadeau de Noël, par Firmin Picard.—Le Noël de la paix.—Récréations.—L'ange de Noël, par Ave Maria.—Les primes du mois de novembre.—Un conseil.—Théâtres.—Jeux et amusement.—Devinette.—Choses et autres.—Feuilletons : Le trésor des Montagnes-Roches ; La Veuve du Gard.

GRAVURES.—Le cadeau de Noël.—Portrait de M. Joseph Archambault.—Musique : Roses de Noël (pour piano).—Le départ : La première messe de minuit de Bébé.—Les enfants à la Crèche.—La grotte de la Nativité à Bethléem.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT CINQUANTE-ET-UNIÈME TIRAGE

Le cent cinquante-et-unième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de DÉCEMBRE), aura lieu samedi, le 2 JANVIER, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.

PAIX SUR LA TERRE !

Noël ! C'est la fête des fêtes, la fête des enfants, la fête des parents. La fête des grands, des riches—mais avant tout et surtout, la fête des humbles, des petits, des pauvres !

Il y a dix-neuf siècles naissait, dans une étable, un Enfant, de sang royal si vous le voulez ; mais déjà, les rois de Juda étaient bien oubliés. C'est l'histoire—et l'histoire est une éternelle recommencée.—Qui parle encore des Bourbons ? Ce sont nos contemporains, cependant. Qui, à part une douzaine de cerveaux brûlés ou fêlés, s'occupe encore des Bonapartes ? Leur race n'est cependant pas éteinte encore, et l'oubli s'est étendu sur leur gloire, le temps a fait de leur grandeur une pincée de poussière !...

Dix-neuf cents ans se sont écoulés : l'Enfant-Dieu est toujours le Divin Enfant ; les peuples passent, les nations s'élèvent, les races disparaissent, les trônes

s'écroulent, les gouvernants se croyant, en leur sot orgueil, éternels, sont balayés dans des tourmentes subites, l'Eglise est enchaînée, les évêques sont bafoués, le clergé, tantôt par sa faute, tantôt par des vues secrètes de la Providence, est abaissé, humilié, traîné dans la fange... la Croix est debout, toujours, rayonnante, immuable, intangible, suivant l'expression employée par le géolier du successeur de Pierre.

Les Parlements font et défont des lois ; l'écume des couches sociales s'agite, paraît à la surface, semble vouloir couvrir seule toute cette surface : au jour de Noël, sous le souffle d'un pauvre Enfant venu pour les pauvres, ses vrais—j'allais dire : ses seuls—préférés, cette écume s'apaise ; les bouillonnements de la Société qui ferment comme une immense cuve-matière, ces bouillonnements cessent, une ère de félicité règne : qu'importe si l'accalmie ne dure que vingt-quatre heures ? Quel est le potentat, depuis le Tzar de toutes les Russies, jusqu'au Fils du ciel ; depuis la reine des mers, impératrice des Indes, jusqu'au président des Etats-Unis du Nord ou du Sud, quel est le potentat qui obtiendrait une seule heure de répit ?

A la venue de cet Enfant dont l'immensité remplit l'infini et le contient, Lui que rien ne peut contenir, les Esprits en une mélodie dont le seul souvenir suffit à apaiser les passions chantaient sur les plaines de la Galilée haletante : " Paix sur la terre, aux hommes de bonne volonté ! "

Un Dieu seul, ce Dieu fut-il un Enfant, pouvait donner cette paix annoncée par les anges, et portée de par le monde chaque année, au même jour, depuis dix-huit cent quatre-vingt-seize ans ; tandis que les exploits des Constantin-le-Grand, des Clovis, des Charlemagne, des Louis XIV, des Napoléon I^{er}, sont à peine connus de quelques rares érudits !

La France vient de fêter le quatorzième centenaire du baptême de Clovis, de la régénération de ce peuple se faisant le sergent du Christ, l'apôtre de la civilisation. C'était la France devenant la France, c'était l'éclosion d'un peuple disant dans ses larmes et par la voix de son expression, de ce Clovis, au récit des souffrances de l'Homme-Dieu : " Que n'étions-nous là, nous, les Francs !... Que n'étais-je là avec mes Francs !... "

La France, frappée dans sa tête et dans ses membres il y a vingt-six ans, panse ses blessures et se recueille. Elle renouvelle ses blessures de temps à autre par des lois dont l'effet la ronge, comme le ver ronge les œuvres vives du navire. Elle oublie, en ces instants, son origine et sa mission : elle se laisse, dans ces occasions, envahir par la folie satanique désignée sous le nom de fanatisme. Livrée entre les mains de quelques francs-maçons, elle ne se souvient plus qu'elle est la fille aînée de l'Eglise ; elle a caché soigneusement son étendard victorieux toujours, lorsqu'il portait le nom du Christ en ses soyeux replis.

Jeanne d'Arc l'a porté, cet étendard : l'ennemi malgré sa vaillance et sa supériorité numérique, a été chassé du pays. Charette l'a relevé dans les plaines de Loigny, où le sang le plus noble de France, l'a maculé sans le souiller, ajoutant au contraire un lustre nouveau au lustre du régiment des Zouaves Pontificaux.

L'Europe s'agite à nouveau ; l'éternelle question du Turc, la question d'Orient, menace de mettre tous ces vieux pays à feu et à sang. Les troupes sont massées sur certains points par les Etats les plus puissants ; on veut faire respecter le droit des gens au peuple le plus barbare que la terre ait porté. Mais quand arrivera le partage des dépouilles, ce sera l'épave qui mettra le feu aux poudres.

L'Angleterre est menacée dans ses colonies ; son insatiable ambition, son égoïsme à outrance, sa déloyauté dans ses traités de peuple à peuple lui ayant attiré ce titre si vrai de " Perfide Albion," tout cela éloigne d'elle tout allié, désagrège son vaste empire vermoulu.

L'Espagne voit l'un des plus beaux fleurons de sa couronne lui échapper : l'Amérique aux aguets, inquiète dans son isolement, se soulève en faveur de Cuba, les gouvernants de cette immense république se sentent poussés, débordés, c'est comme au temps de la guerre de Sécession. Les Etats-Unis veulent la

guerre : n'allez pas croire que ce soit un sentiment de justice qui les anime ; dans la guerre de Sécession, leur intérêt seul les guidait, et nul pays au monde ne traitait plus vilement l'esclave que ce grand pays ! Nul pays au monde ne détruit avec plus de féroce plaisir que l'oncle Sam, le noir ou le pauvre Indien inoffensif.

Dans notre pays, dans notre beau Canada, nous voyons l'agitation semée dans tous les rangs de la société. On excite race contre race. Un luxe de mauvais aloi règne là où la Charité devait seule avoir accès. La franc-maçonnerie compte plus de loges dans Montréal seule qu'il n'y en a dans la moitié de la France : et l'on s'étonne de la haine qui perce entre les différents degrés de l'échelle sociale, et ces degrés l'un contre l'autre ?

Mais voici Noël !

Paix sur la terre !

C'était pour rendre la paix à l'Europe épouvantée que l'étendard du Christ apparaissait au XVe siècle, levé par Jeanne d'Arc ! Au XVIe siècle, porté par Don Juan d'Autriche pour arrêter, à Lépante, l'invasion des Turcs menaçant d'anéantir la civilisation ! Au XIXe siècle, entre les mains des Zouaves Pontificaux, pour montrer au Tudesque, sur le champ de bataille de Loigny, que Dieu pouvait briser son orgueil, si la France n'eut mérité un châtement ! Car c'est par la puissance irrésistible venant de la Crèche de Bethléem, puissance de cet Enfant disparu dans la honte du gibet au Golgotha, mais toujours glorieux dans sa résurrection divine ; c'est par cette puissance que se sont accomplies ces épopées, ces grands " Gestes des Francs " ; c'est cette puissance qui faisait succéder, à ces sombres époques de l'histoire d'Europe, la paix aux hommes de bonne volonté !

Noël ! Noël !...

C'était le cri de joie de nos ancêtres ; c'était aussi leur cri d'appel, leur cri de ralliement lorsqu'il s'agissait de défendre les autels et le foyer : *pro aris et focis*.

Noël ! Noël !...

C'est la poésie dans l'action, c'est l'idéal dans la matière. C'est l'amour du riche pour le pauvre—c'est, ou ce sera, la solution des terrifiants problèmes sociaux qui agitent et bouleversent notre fin de siècle !

Noël ! Noël !...

L'air est surchargé d'électricité : depuis le voyage retentissant du plus puissant monarque d'Europe, il flotte des odeurs de poudre, il passe des bouffées fades de sang répandu sur les champs de carnage. L'Europe, l'Asie, l'Amérique sont sur des volcans : qui les éteindra, ces volcans ?...—L'Enfant de la Crèche, l'Enfant-Dieu !

Noël ! Noël !...

Paix sur la terre !...

FIRMIN PICARD.

IL VA VENIR

Il fait bien froid et la neige couvre la terre. Onze heures et demie viennent de sonner au cadran de l'église paroissiale et, à cette heure avancée de la nuit, les rues brillamment éclairées sont remplies d'une foule nombreuse. Ce ne sont pourtant pas des gens revenant d'une soirée ou d'une fête quelconque, leur figure est empreinte d'une joie toute céleste et leur maintien est grave et recueilli. Où vont-ils donc si tard ?

C'est que nous sommes à la nuit du 24 décembre. Le grand mystère, accompli il y a quatre mille ans, doit se renouveler dans un instant. Le Fils de Dieu veut de nouveau se faire petit enfant. Couché dans sa crèche, sur la paille humide. Il recevra les hommages de ses fidèles adorateurs.

Mais, chut ! le joyeux carillon de la cathédrale donne enfin le signal, et les cloches de toutes les églises se mettent en branle.

" Minuit ! chrétiens, c'est l'heure solennelle. "

Hâtons-nous ! ne soyons pas les derniers rendus auprès de l'Emmanuel. Pro-ternés dans le lieu saint, attendons le dans un pieux recueillement. *Venite adoremus*. Il va venir ;

LISSETTE.

CHANT DE NOËL

Sonne, sonne, ô ma lyre, en ce jour d'allégresse ;
Sonne ainsi qu'un clairon, sous la main qui te presse.
Que l'univers joyeux, pour le plus beau des chants,
Mêle ses voix sans nombre, à tes accords touchants.
Sonne, sonne toujours ; Bethléem rayonnante
Tressaillera d'ivresse, à ton hymne enivrante.
Désertez votre tombe, ô bergers d'autrefois,
Et tombez à genoux, devant le Roi des rois.
Chantez, chantez, joyeux, son nom et sa naissance ;
Et, sur votre musette, exaltez sa puissance.
Pour ses crimes nombreux, l'univers a langui ;
Mais dans la nuit des temps, l'astre brillant a lui.
Gloire à Jésus-Enfant ! Que le ciel et la terre
S'unissent pour louer ce sublime mystère !

J. Beauheu

RÉVERIE DE NOËL

Noël !

Mot puissant, plein de charmes, ne nous apportant que des pensées agréables.

Et pourtant, aux âmes pleines d'ambition, aux cœurs sensibles des fautes passées, quelles idées tristes ne réveille-t-il pas !

Ici, c'est un jeune homme qui touche à la maturité. Sorti de collège avec une ambition à tout franchir, il s'est jeté dans les rangs des rêveurs,—pour passer à celui des lutteurs. L'arène parfois est rude ; peu à peu son ambition s'est dissipée, et lui ?

Forcé souvent à gagner son pain à la sueur de son front, ses rêves de jeunesse sont partis. Adieu, ambition, bonheur !

Il ne s'occupe plus que de l'actualité.

Il n'est plus qu'une goutte d'eau dans l'océan.

Là, c'est un homme à la fleur de l'âge. Fatigué des tromperies de la vie quotidienne, ennuyé d'une frivole vie donnée presque en entier au plaisir, reconnaissant la futilité de vivre sans but, sans intérêt, peut-être sans valeur pour lui ni pour son prochain, il cherche un moyen de finir avec le passé et de recommencer une ère nouvelle.

Tâche herculéenne, mais, hélas ! trop souvent vaine.

Pourquoi faut-il, à ce temps de l'année, d'ailleurs si joyeux, pourquoi faut-il penser aux années de jadis, à ce qu'on a pu faire et qu'on n'a pas fait. A quoi bon réitérer de nouvelles résolutions pour l'avenir ?

Noël !

Il fut un temps où Noël était une époque joyeuse pour tous ; c'était l'époque par excellence de l'année. L'artisan et le seigneur, le pauvre et le riche, tous se trouvaient le cœur plein de joie, de paix, de bonheur.

Il fallait être bien inhumain pour ne pas s'ouvrir le cœur aux souffrances, à la misère d'autrui.

Il fut un temps.

Ce temps n'est plus.

Ça et là, dans les campagnes, où la nature conserve encore la simplicité de jadis, il s'en trouve qui ont l'amour du vrai, du noble et du beau. Et l'on est heureux.

Mais dans les villes ? Chacun pour soi.

L'on fait des vœux de plaisir et de bonheur.

C'est la bouche qui parle, et non le cœur.

Le pauvre est à sa misère, le riche à son plaisir.

Chacun pour soi.

Je ne suis pas un pessimiste.

Je ne décris que ce que je vois, ce que j'ai vu.

Noël !

Ma plume s'arrête

Je me laisse aller à des pensées plus agréables.

Je vois encore les amis du passé, les confrères de jadis. Nous nous trouvons ensemble et nous discutons de l'avenir que nous ne connaissions pas.

Qu'il nous semblait brillant, alors !

Et puis, j'entends le chant magnifique qui annonce aux chrétiens la venue du Sauveur.

C'est le Gloria in excelsis Deo.

Il est venu nous apporter la paix.

Gloire à Dieu !

Amis lecteurs, quelles que soient les fautes de l'homme, quelles que soient ses erreurs, en entendant ce chant solennel de la nuit de Noël, il ne peut ne pas être affermi dans sa foi, ne pas se retremper aux souvenirs du passé, et redevenir un humble serviteur de son Dieu.

Puisse ce temps être un temps joyeux pour tous ! Qu'il rappelle aux amis de jadis la pensée de ceux qui sont loin et de ceux qui ne sont plus.

Pour que les vivants prient pour les morts et souhaitent un Merry Christmas aux vivants.

Noël !

JOHN-J. BRENNAN.

Sault Sainte-Marie (Ont.) décembre, 1896.

M. L'ÉCHEVIN J. ARCHAMBAULT

Nous donnons aujourd'hui la photographie de M. Joseph Archambault, Président du comité de l'éclairage, échevin de la ville de Montréal.

M. Joseph Archambault est né à Montréal le 6 janvier 1852, de Joseph, et de dame Tharsile Dufresne



son épouse. Grâce à son travail et à sa persévérance, il a su développer le commerce de nouveauté qu'il a inauguré en février 1878, dans le centre du quartier St-Jacques, où il a toujours demeuré. C'est ce quartier qu'il représente aujourd'hui à l'Hôtel-de-Ville.

F. P.

LA NUIT DE NOËL

Oh ! la délicieuse nuit de Noël ! Très belle messe, grande foule dans l'église, communion générale des femmes, mais hélas ! peu d'hommes, les imbéciles ! J'ai suivi tout l'office, et je ne sais pourquoi je ne passe pas ma vie à chanter des psaumes, car à aucun point de vue, je ne trouve rien de si beau, et de bien loin. C'est là que l'on apprend la bonne politique, la bonne littérature, le bon amour. Il faisait un temps à mettre en description. Une lune voilée de vapeurs, non pour se cacher, mais pour laisser voir les étoiles qui luisaient comme des yeux contents ; tous les arbres poudrés de cristal, la terre sèche, craquant joyeusement sous le pied ; mais pas de froid, si ce n'est tout juste ce qu'il fallait pour obtenir toutes ces merveilles. Cela devait être ainsi la nuit du Gloria in excelsis. Nous sommes rentrés vers deux heures. Quand reverrai-je pareille nuit de Noël ? Je remercie bien le bon Dieu de m'avoir donné celle-ci.

LOUIS VEUILLOT.

NUIT DE NOËL

Au Rev. M. E.-B. Gauvreau, ptre., curé

" A la crèche où sommeille
" Le Dieu qui naît pour nous,
" Près de son cœur qui veille
" Donnons nous rendez-vous."

Il neige... et l'on dirait que des ailes des anges
Le blanc duvet s'envole, ainsi que des phalanges
Des plus joyeux papillons.
De ses rayons d'argent à lune cristalline
Le sol déjà moëlleux ; d'occident vient la brise
Qui chasse les aquilons.

Et le peuple pieux lentement s'achemine
Vers la crèche rustique en l'église voisine.
Dans les vieux beffrois glacés,
Le carillon s'ébranle, et des flots d'harmonie
Répercutent sa voix jusqu'à l'âme endormie,
Des sceptiques courroucés.

Le temple radieux de mille jets de flamme,
Rejaillissant ici sur un bord d'oriflamme,
Et plus loin sur un drapeau,
Symbolise à la fois, dans sa noble parure,
L'amour des cœurs croyants, la foi de l'âme pure
Que l'encens porte là-haut.

Minuit ! c'est l'heure sainte et l'heure du mystère.
Celui par qui l'on croit, l'on aime et l'on espère,
S'incarne dans un berceau.
Et malgré sa grandeur, sous sa mignonne taille,
Il est là, l'Enfant-Dieu, sur sa couche de paille ;
Un lange est tout son trousseau !

Et pourtant c'est un roi : sa grâce est magnanime,
Mais c'est de plus un Dieu : abaissement sublime !
Grands et petits, à genoux.
Adorons cette nuit et puis demain encore,
Jésus de Bethléem, Il bénit qui l'implore,
Et ses bienfaits sont si doux.

Louis J. Bélineau

NOS GRAVURES

LES ENFANTS A LA CRÈCHE

Quel monde de souvenirs évoque cette Crèche de Noël ! Quelle douceur, quelle tendresse, quel suprême amour dans cet Enfant " qui nous est donné, et sur les épaules duquel repose ce qui est créé ! "

Les petits comprennent, cherchent, aiment l'amour ; le dévouement empoigne leurs jeunes cœurs !

Voyez ce groupe de têtes de chérubins penchées sur la crèche : quelles extases, quels petits cris de bonheur et d'attendrissement l'artiste laisse deviner !

Venez, petits anges terrestres, unir vos transports aux transports de vos frères du ciel, aux pieds de ce petit Jésus que vous avez appris à aimer quand vous appreniez à aimer vos douces mères !

C'est Noël ! C'est la Fête des enfants !—F. P.

MESSE DE MINUIT, LA PREMIÈRE DE BÉBÉ

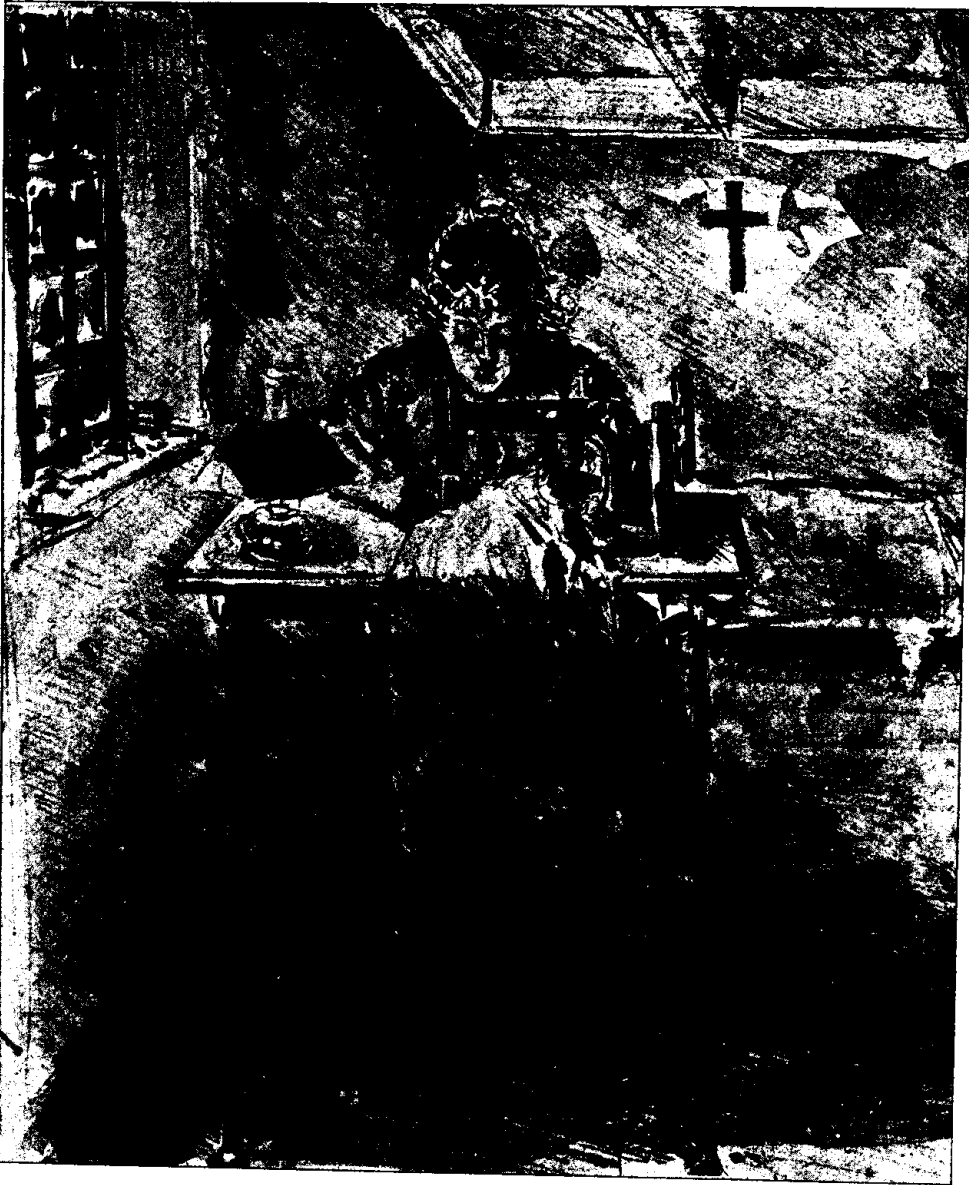
L'un de nos artistes, M. Edmond-J. Massicotte, très apprécié des lecteurs et... des auteurs du MONDE ILLUSTRÉ, nous donne aujourd'hui une charmante composition, gracieuse comme le sujet auquel elle se rapporte.

C'est la première fois que ce petit ange de la terre va joindre ses ravissements aux ravissements de ses frères du ciel, à la messe d'une si touchante poésie appelée " Messe de minuit. "

Quel monde de souvenir—quelles évocations de l'avenir—dans ce délicieux groupe !—FIRMIN PICARD.

Les deuils les plus tristes ne sont pas ceux que l'on porte sur son chapeau.—G. FLAUBERT,

Pour supporter le présent, nous avons besoin d'avoir les yeux sur l'avenir.



Dessin et composition de Edmund-J. Massicotte

J'ai juré que le Noël de cette année les dédommagerait. Je travaille pour remplir mon serment.—Page 548, col. 2

CONTE DE NOËL

LE CHEMIN DU CŒUR

Baptiste L..., était un ouvrier de Québec, qui avait reçu jadis une certaine éducation. Des malheurs de famille l'avaient contraint de chercher un métier, il était entré à l'usine de la Canadian Rolling Mills Co.

Un jour, il fit un faux pas, tendit ses mains en avant pour amortir sa chute, et sa main droite alla malheureusement s'étendre sur un morceau de fer rouge, qui le brûla jusqu'à l'os. Le malheureux subit l'amputation avec courage ; mais il ne souffrit pas avec un courage égal une infortune qui le privait, lui, sa femme et ses quatre enfants, du pain quotidien ; ses plaintes s'exhalèrent en affreux blasphèmes. Informée de sa triste situation par une Sœur de Charité, madame X..., se hâta d'accourir. Elle prodigua, avec ses secours, les bonnes paroles, multiplia ses visites, ses cadeaux, ses encouragements.

L'ouvrier la recevait froidement, acceptait tout poliment, remerciait sèchement et, dès que la jeune et charitable jeune dame avait franchi le seuil de la mansarde, il se tournait vers sa femme et lui disait d'un ton railleur :

—Hein ! ils ont un fier besoin de nous, les politiciens ; on voit bien que les élections sont proches : ils nous apportent la pâtée ; mais le vote de Baptiste ne se paye pas avec l'argent des Jésuites.

Tout en partageant les sentiments de son mari, Annette ne parlait pas comme lui. Elle faisait bonne mine à la dame afin que les dons en faveur de ses enfants fussent augmentés.

Mais son cœur restait fermé et la généreuse bienfaitrice ne se faisait pas illusion sur les vrais sentiments de sa protégée.

Noël arriva... Depuis quinze jours, la machine à coudre ne cessait de faire entendre ses tics-tacs. C'était à ne pouvoir dormir durant la nuit entière dans la maison.

—Qu'avez-vous donc à travailler ainsi, Annette ? demandaient les voisins. Nous allons vous conduire au cimetière, bien sûr, si vous continuez à vous fatiguer comme cela !

—J'ai, j'ai que voici bientôt Noël, et que je ne veux pas voir pleurer mes enfants comme l'an passé. Ils ont eu les mains vides pendant que les autres avaient les mains pleines de jouets et de bonbons : cela m'a fendu le cœur et je leur ai juré que le Noël de cette année les dédommagerait. Je travaille pour remplir mon serment.

L'homme propose et Dieu dispose. Notre Annette travailla avec tant de précipitation qu'un beau soir sa machine à coudre cassa.

Plus de travail, plus de pain. Adieu les cadeaux de Noël ! O malheur ! les enfants allaient pleurer...

L'ouvrière fit contre mauvaise fortune bon cœur ; elle porta vite son gagne-pain à la réparation ; mais on la fit attendre et on lui fit payer trois dollars, trois dollars, hélas !

—Quel guignon d'être malheureuse ! murmurait la pauvre mère en pleurant.

Ce Noël allait être, bien certainement, encore plus triste que celui de l'année précédente. La veille au soir, Anna et les enfants mirent leurs petites chaussures sous la cheminée.

Mille précautions furent prises pour les placer au bon endroit : une étude attentive des lieux indiquait que le petit Jésus viendrait par-ci, par-là... Il y avait eu des contestations et des disputes entre les mioches. Le cadet n'avait pas craint de troubler l'ordre et de

changer la topographie des souliers. Anna, qui s'en aperçut en faisant une ronde à la dérochée, fit un tintamarre d'enfer qui nécessita l'intervention de papa et de maman.

—Comme ils vont être cruellement déçus, demain matin ! pensait Annette avec angoisse. Mon cœur se fend...

Ce ne fut point sans peine que l'on décida les petits à aller se coucher ; ils restaient là, bouches béantes, devant le tuyau de la cheminée, qui subit vingt fois leur inspection. Ils auraient volontiers passé la nuit à attendre le petit Jésus.

Couchés sur leurs pauvres petits matelas, la discussion ne cessa point. Ils firent des projets, ils jasèrent, se disputèrent.

—Tu me prêteras ton pantin, n'est-ce pas ?

—Et toi, ta poupée.

—Moi, j'aime mieux les bonbons.

—Ah ça ! est-ce que vous n'allez pas bientôt dormir ? gronda la grosse voix de Baptiste.

—Papa, papa, appelle-nous quand Noël viendra, et nous allons dormir.

—Oui, mes chéris ; mais dormez donc !

Quand le silence se fut rétabli, Annette dit à Baptiste :

—Je n'ai rien à leur donner, ma bourse est à sec. Pauvres petits malheureux !

—Malheur de malheur ! faut-il avoir du guignon d'être pauvre comme ça !

Annette et Baptiste pleurèrent en voyant l'étalage des chaussures des enfants.

Tout à coup, sans dire un mot, Baptiste se leva et sortit.

Il passa devant les magasins étincelants de lumière, s'arrêta aux splendides étalages.

—Passons dit-il, je suis trop pauvre pour entrer là. Il porta ses pas du côté des petites boutiques en planches, échelonnées le long des boulevards et bourrées de jouets. Avisant une boutique à treize sous, il entra, et, s'approchant du patron, il lui dit à l'oreille :

Je suis un brave ouvrier, j'ai quatre enfants ; une grande dame nous protège (cet aveu lui coûtait les yeux de la tête) ; je voudrais bien avoir, à crédit, quelque objet à bon marché. Monsieur, vous pouvez voir... je demeure à...

C'était insensé.

Le patron ne le laissa pas achever.

—La maison ne fait pas de crédit, monsieur... Inutile !... A treize sous ! Boutique à treize sous ! Bon marché sans exemple !

Quand Baptiste revint à la mansarde, il était comme ivre ; les poings fermés, il s'écriait :

—A-t-on du malheur d'être pauvre !

Les cloches de la messe de minuit sonnaient à toute volée et joyeusement.

Annette entendit frapper à la porte ; elle courut ouvrir : la bonne dame entra.

—Quoi ! vous à cette heure ?

—Oui, j'ai pensé à vos chéris... Je n'ai qu'un instant ; ma voiture est en bas qui m'attend pour me conduire à l'église où je vais entendre la messe de minuit. Oh ! comme ils dorment d'un sommeil paisible, ces chers petits enfants du bon Dieu ! Ils seront bien contents demain... Tenez, voilà pour eux.

Madame X... tendit un paquet et, enveloppée de son manteau ramené autour d'elle, descendit rapidement l'escalier.

Scène d'une minute à peine.

Un coup de couteau à travers une ficelle, et le paquet éventré étala ses merveilles. Il y avait des poupées, des pantins, des dragées, des oranges, du chocolat, des bonbons, tout un assortiment de bonnes et belles choses à admirer, à conserver, à croquer.

Baptiste et Annette n'y voyaient plus : ils pleuraient, ils sanglotaient.

—Ces chers petits ! comme ils seront heureux au réveil !

Les chaussures ne furent pas assez longues, larges et hautes pour recevoir les dons du petit Jésus ; le devant de la cheminée fut garni d'objets inconnus à la mansarde. Je vous laisse à penser la joie, les exclamations, les explosions, les cris, l'aube venue.

Annette et Baptiste dévoraient des yeux les enfants ; ils riaient, trépignaient, s'embrassaient, pleuraient.

* * *

Quand la charitable madame X... revint, au bout de trois jours, Baptiste lui baisa les mains et lui dit, les larmes aux yeux :

—Madame, vous nous aimez, puisque vous aimez nos enfants. Nous vous serons tous reconnaissants jusqu'à la mort.

Huit jours après, Baptiste, Annette et leurs enfants allaient à la messe de la paroisse. La charité de madame X... avait trouvé le chemin du cœur.

EMILE B.

LA VISITE DU PETIT NOËL

Une mère éplorée veille près du lit de son jeune enfant ; tout à coup, elle élève sa pensée vers l'Enfant-Dieu ; elle pense ensuite aux petites pantoufles que bébé doit mettre dans la cheminée du soir de Noël, celles qu'elle a achetées, il n'y a pas quinze jours, et qu'elle a même choisies pour leurs jolies bouffettes bleues, où sont-elles ? Sur le grand fauteuil où le cher enfant a été déposé, bien enveloppé, la dernière fois qu'il a pu quitter son lit.

Elle le croyait bien près d'être guéri, ce jour-là...

Doucement, elle quitte son siège pour aller les prendre, l'une après l'autre, avec des précautions infinies.

Comme il les trouvait jolies, le premier soir qu'elle les lui a mises ! Comme il était pressé et impatient, ce bébé, de ce qu'elles n'entraient pas assez vite ! Mon Dieu ! si elle pouvait jamais revoir les jolis petits pieds roses se fourrer frileusement là-dedans !

Et ce sont celles-là, les mêmes, qu'il aurait laissées, ce soir, devant l'âtre, pour faire venir le petit Noël !

Mais elle a tressailli de tout son être puis s'est lentement agenouillée, après avoir enveloppé d'un long regard d'amour le lit où souffre son enfant... Et quand elle revient au chevet du malade, les petites pantoufles sont alignées soigneusement devant le foyer.

Au moment où, au lointain, on entend le joyeux carillon des cloches, l'oreille de cette mère perçoit en même temps un murmure, léger comme un souffle, qui vient de s'élever sous les rideaux.

C'est une voix faible qui l'appelle pour lui dire tout bas :

—Tu sais, mère... je crois qu'il est venu, le petit Noël !...

Mon Dieu ! est-elle folle ? a-t-elle mal entendu ? Mais non, c'est vrai, il est venu le petit Noël ! il est venu et a remis à ses yeux leur beau regard — leur regard d'autrefois — qu'elle croyait ne plus jamais revoir.

O petit Noël, petit Noël, qu'elle n'a appelé et imploré qu'à la dernière heure et qui l'avez néanmoins entendue !...

Les cloches sont maintenant muettes.

La lueur du dernier cierge a disparu dans le sanctuaire silencieux et sombre. Et l'Enfant-Dieu, le petit Noël, tout souriant, tout rayonnant dans son nimbe, s'est endormi sur les genoux de la Vierge-Mère !

PASSEVAL.

L'Étable de Bethléem

La sainte Étable est située à l'extrémité orientale de Bethléem, sur le versant septentrional de la montagne ; bien que peu éloignée des premières maisons, aujourd'hui comme à l'époque de la naissance du Sauveur, elle se trouve en dehors de la cité. Elle mesure 36 pieds

de longueur, avec une largeur moyenne de 8 à 12 pieds et une hauteur de 9 pieds. Les changements qu'elle a dû subir dans le cours des



Et le paquet éventré étala ses merveilles — Page 548, col. 3

siècles, n'en ont pas trop altéré le caractère général. Otez les marbres précieux et les riches tentures qui en recouvrent les parois intérieures, ainsi que la voûte en maçonnerie qu'on a cru prudent d'établir pour la solidité de l'église supérieure, et elle vous apparaîtra ce qu'elle était à l'origine, moins la porte qu'on a fait la sottise de cacher.

Quoique la sainte Étable soit la propriété des catholiques, ils n'en ont plus l'usage complet. Le droit des catholiques se borne à pouvoir baisser l'étoile d'argent qui indique cet endroit précis de la naissance du Fils de Dieu, d'y entretenir plusieurs lampes et de célébrer chaque jour une messe basse et une messe chantée sur l'autel qui est dressé dans l'enfoncement où se trouvait la crèche.

La grotte bénie, se trouvant aujourd'hui placée sous le transept de la basilique, construite il y a plus de 15 siècles par sainte Hélène ne peut recevoir aucun jour du dehors ; mais elle est éclairée par 21 lampes qui y brûlent jour et nuit. Primitivement elle n'a dû avoir qu'une seule ouverture ; on y descend aujourd'hui par plusieurs escaliers différents pratiqués dans le rocher. Deux de ces escaliers partent de chaque côté du chœur de la basilique et aboutissent, en convergeant l'un vers l'autre, aux angles de la partie orientale de la sainte grotte. C'est dans la petite abside revêtue de marbre blanc que la tradition fixe le lieu où Jésus est né. Une inscription autour d'une étoile d'argent, sous la table de marbre qui sert d'autel rappelle le grand mystère.

A l'occasion de la fête de Noël, transportons-nous par la pensée à l'Étable de Bethléem et méditons le récit de l'Évangile, qui nous raconte avec tant de simplicité l'entrée du Fils de Dieu dans le monde. Faisons mieux encore. Purifions nos cœurs pour les rendre dignes autant que possible, de recevoir *Celui qui est la voie, la vérité et la vie.*

Si vous voulez être populaire, ne mettez le pied sur les orteils de personne ; laissez à d'autres le soin de dénoncer les abus ; ne froissez jamais les prétentions de l'intérêt privé ; flattez les puissants et laissez le faible se débattre comme il le pourra ; vil, bas et rampant, vous plairez à la Cour où l'on aime les échines souples.—CYNIQUE.

Les conversations mondaines prennent d'elles-mêmes un tour moins libre devant une vieille fille que devant une jeune mariée.



Baptiste lui baisa les mains, les larmes aux yeux.—Page 449, col. 5

A MA SŒUR ELLEN

ROSES DE NOËL

MAZURKA

Pour le Piano

W SMITH

Musical score for 'ROSES DE NOËL' by W. Smith. The score is written for piano and consists of seven staves. It begins with a treble clef, a key signature of one sharp (F#), and a common time signature (C). The first staff includes a 'PIANO' instruction. The score features various musical notations such as eighth and sixteenth notes, rests, and dynamic markings like 'p' (piano) and 'mf' (mezzo-forte). There are first and second endings marked with '1.' and '2.' in some measures. The piece concludes with a double bar line and repeat signs.

Musical score for 'Pour le Clair'. The score is written for piano and consists of seven staves. It begins with a treble clef, a key signature of one sharp (F#), and a common time signature (C). The first staff includes a 'Pour le Clair' instruction. The score features various musical notations such as eighth and sixteenth notes, rests, and dynamic markings like 'p' (piano) and 'mf' (mezzo-forte). There are first and second endings marked with '1.' and '2.' in some measures. The piece concludes with a double bar line and repeat signs.

POUR LES PAUVRES

Noël ! Noël !... chantez, gros bébés, enfants roses,
 Vous de qui les frimas paraissent inconnus,
 Vous qu'une mère aimée adore, et que les roses,
 Dans ce siècle de fer où la douceur n'est plus,
 N'ont jamais fait pleurer en vous piquant les doigts !
 Dans vos lits doux et chauds, rêvez aux belles choses !
 Ce soir le bon Noël passera sur vos toits !

Mais vous qui recueillez tous les jours leur sourire,
 Mères, vous qui tressez leurs doux et blonds cheveux,
 Ah ! n'oubliez jamais, même en votre délire,
 Non, n'oubliez jamais qu'il est des malheureux !...
 Songez que leur mesure est proche, et que l'effroi
 Se lit sur leur visage, et qu'après est leur martyre...
 Voyez : la neige tombe et les pauvres ont froid !

Soyez leur bonne fée, allégez leur souffrance ;
 Que pour fêter Noël ils aient des soutiers chauds,
 Du pain, du vin... Surtout, portez-leur l'espérance,
 Dites-leur que l'on songe à soulager leurs maux !...
 Allez ! et que vos pas avec vous quelquefois
 Apprennent à donner comme l'on donne en France !...
 Allez ! la neige tombe et les pauvres ont froid !

G. P.

LE CADEAU DE NOEL

A madame D. C.

(NOUVELLE CANADIENNE)

C'était en 1867.

Il faisait bien froid ! La neige avait recouvert d'un épais tapis les champs, les montagnes, les vallées, nivelant tout sous son désespérant linceul immaculé.

La rivière du Chêne et la rivière Jésus, au confluent desquelles se passait ce que nous allons rapporter, avaient disparu sous la glace : l'épaisseur de la neige ne les laissait même plus soupçonner !

Minuit venait de sonner.

Les cloches avaient jeté dans les airs leurs appels pressants et joyeux ; toute la population de la paroisse était réunie aux pieds de l'Enfant-Dieu reposant là-haut, dans le chœur, sur un peu de paille dans sa crèche. Était-il donc joli, ses petits bras et son cœur ouverts pour y presser tous ceux qui souffrent ! C'est à Noël, la fête des fêtes !

Dans une maisonnette, sur la route d'Oka, deux pauvres enfants, le frère et la sœur, trop mal vêtus pour l'époque, n'avaient pu suivre leurs parents. Oh ! qu'ils regrettaient donc de ne pouvoir contempler, eux aussi, ce petit Jésus si beau dans sa pauvreté, environné de lumières, et que les anges du ciel adoraient avec les petits anges de la terre !

De grosses larmes ruisselaient sur leurs joues : ils ne se parlaient pas. Leurs sanglots les étouffaient !...

Un tintement, grave, lent, doux comme un soupir d'amour : ensemble, nos deux enfants se jettent à genoux, pour adorer ce petit Enfant-Dieu descendant sur l'autel en ce moment de l'Élévation, à la voix du prêtre.

Un rayonnement intense emplait leur misérable chambre : ce ne peut être la lune, elle n'est point de ce côté—et d'ailleurs, cette lumière est plus brillante que celle du soleil.—Étonnés, les deux enfants se lèvent, vont vers la fenêtre, et, afin de mieux voir, poussent le châssis (*).

Le ciel paraît de feu. Au milieu de nuages d'or et de pourpre, une gracieuse apparition tend vers nos petits pauvres un Enfant ravissant ; derrière l'apparition, un groupe d'esprits célestes portant un arbre de Noël, oh ! mais, un arbre comme jamais on n'en vit sur terre ! Et des jouets, des fruits, des bonbons !...

De grosses larmes ruisselaient sur les joues des petits pauvres ; ils ne se parlaient pas. Leurs sanglots les étouffaient !...

Mais c'étaient ces sanglots, ces larmes, que le bonheur arrache... C'était un délire d'amour de leurs cœurs reconnaissants envers l'Enfant-Dieu venu pauvre pour les pauvres, ses préférés !...

Dans la grand'rue, longeant la rivière du Chêne, en haut du village, vivait, heureuse et respectée, une famille dont le nom est encore synonyme d'honneur, de probité, mais par dessus tout, de charité, cette

(*) Voir gravure à la première page.

vertu mettant sur la personne de ses fidèles un air de noblesse que tous les titres de noblesse ne peuvent donner.

Le chef de cette famille était avocat distingué : ses conseils pleins de désintéressement évitaient de nombreux procès, réconciliaient les adversaires les plus acharnés. S'il n'eut eu une certaine fortune, sa profession ne l'eut certes pas enrichi !

La mère de famille, tendrement aimée de son digne époux, respectée et adorée de ses enfants, bénie de tous ceux qui la connaissaient, était—et est encore—la providence des malheureux : où n'y a-t-il pas des pauvres, des êtres souffrant de douleurs morales pires que les souffrances physiques ?

Plusieurs enfants leur étaient nés : c'était leur couronne, leur joie. Leurs vertus brillaient déjà chez ces enfants, mais surtout et avant tout, leur noble charité.

Louise, Emilie, jolies petites filles de douze et huit ans, et Charles, petit garçon pétulant et pétillant d'intelligence, âgé de dix ans, avaient accompagné leurs parents à la messe de minuit et rentraient, ravis de ce qu'ils avaient vu et entendu durant cette messe si pleine de touchante poésie.

Comme le cœur leur battait dans la poitrine, à la pensée du bel arbre de Noël qu'ils espéraient !

Les parents ouvrent les portes du salon : oh ! quels ravissements ! quelle explosion de joie ! quel délire !...

Le salon était brillamment illuminé. Sur la table, un superbe arbre de Noël, et quelle profusion de jouets ! Que de douceurs, que de fruits dont les parfums emplissaient la salle !...

Emilie, aux cheveux noirs d'ébène, aux beaux yeux bruns rayonnant d'intelligence, de vivacité, de bonté, dépose un brûlant baiser sur les joues de sa mère ravie ; attirant son père à elle, elle lui dit à l'oreille avec un mouvement plein de grâce et d'abandon :

—Papa, les petits enfants de Joseph pleurent sans doute !...

Et ses beaux yeux sont plus brillants encore : son cœur y a fait passer deux perles que les anges ont dû cueillir et enclâsser dans le trône d'or de l'Éternel !

—Nous irons, Minette !—réplique le père ému, en déposant son âme en un doux baiser sur le front de l'enfant.

La première ivresse passée, et avant de se mettre à table pour le réveillon, le père prit la parole :

—Mes enfants, voulez-vous faire une part de vos jouets et de vos bonbons, et m'accompagner ? Nous irons chez notre pauvre Joseph qui vous aime bien, mais dont les petits enfants sont si malheureux ! Vous sachez leurs larmes ; vous leur procurerez un instant de bonheur—et le petit Jésus ne l'oubliera jamais !

Ce furent de nouveaux transports. On fit un volumineux paquet qu'un domestique eut ordre de porter à la maisonnette sur la route d'Oka.

Là, Louise, Emilie et Charles, sur les conseils de leur père bien-aimé, organisèrent un fort bel arbre de Noël, que Joseph prit avec des précautions infinies ; et tous, Joseph et sa femme, Louise, Emilie, Charles et leur excellent père, montèrent à la chambre des enfants.

Ceux-ci dormaient dans les bras l'un de l'autre, on voyait sur leurs visages les traces de larmes à peine séchées, tandis qu'un sourire de félicité éclairait leurs traits.

Doucement, le père des trois enfants dit, en s'adressant aux deux petits dormeurs :

—Venez, mes enfants, le petit Jésus vous envoie des jouets.

Au même instant, la gracieuse apparition leur disait :

—Voyez, mes enfants : le petit Jésus vous envoie des jouets.

Lentement, leurs bras se détendent : dans ce mouvement, voulant sans doute saisir les objets de l'arbre porté par les anges, ils s'éveillent. Leurs yeux, éblouis par la lumière, le distinguent que l'arbre de Noël, et Louise, Emilie et Charles, qu'ils prennent pour les anges de l'apparition. Le sourire de bonheur ne s'est point effacé de leurs traits. Leurs petites mains se sont jointes comme pour une muette prière... ils n'appartiennent vraiment pas à ce monde !

Les parents sentent l'émotion les étreindre : avec précaution, le père de nos trois anges terrestres s'est penché sur les deux amours du Christ, leur a mis un baiser au front...

Les petits pauvres murmuraient :

—C'est cependant bien l'arbre de Noël que les beaux anges apportaient !...

Retournant à la maison, Louise, Emilie et Charles disaient à leur bien aimé père :

—Quel délicieux Noël vous nous avez procuré !

Thimothée Picard

LE NOEL DE LA PAIX

Des mois s'étaient écoulés depuis l'Annonciation. Les vents d'automne avaient dépouillé les arbres ; sur les hauteurs de Samarie, déjà la neige tombait et le mont Liban, enveloppé de son blanc suaire, envoyait ses froides brises vers le pays des Phéniciens.

Joseph et Marie, suivant l'ordre impérial, allaient se faire inscrire à Bethléem.

Étant arrivée, vainement ils frappèrent à toutes les portes des maisons ; les portes étaient closes ; devant des étrangers si pauvres, les portes ne s'ouvrirent pas.

Or c'était grand'pitié de les voir errer à travers la campagne, tandis que la nuit devenait de plus en plus sombre et que, dans la montagne, les loups hurlaient...

Enfin ils trouvèrent une grotte et s'y réfugièrent ; minuit approchait.

Soudain, des sommets élevés du temple de Salomon les veilleurs chantèrent et, à travers les rues et les places, les hommes de garde redirent leur chant ; du ciel descendirent des légions d'anges pour adorer et faire entendre aux échos de la terre le Gloria in excelsis, tandis que les pères descendaient de la montagne.

Et le mystère s'accomplit...

Il y a de cela dix-neuf siècles. Ce jour-là notre humanité commença un cycle nouveau, le monde, par des chemins tout différents de ceux qu'il avait suivis jusque-là, se sentit plus fort et poursuivit sa route avec plus de courage, ayant toujours sans doute les pieds sur la terre, mais pouvant laisser sans crainte ses yeux fixés au ciel.

RÉCRÉATIONS

BOUTEILLE LUMINEUSE

Il est facile de préparer une bouteille ou une fiole qui éclaire assez pendant la nuit, pour que l'on puisse distinguer sans peine l'heure sur le cadran d'une montre, ainsi que d'autres objets.

On prend une fiole de verre blanc bien clair, et de forme allongée. On fait chauffer dans un vase quelconque de belle huile d'olive ; quand elle est bouillante, on jette dans la bouteille un morceau de phosphore de la grosseur d'un pois, tout au plus, et l'on verse avec précaution l'huile dessus jusqu'à ce qu'il y en ait au tiers de la fiole ; on la bouche bien, et quand on veut s'en servir, on soulève le bouchon pour y laisser entrer l'air extérieur, puis on la rebouche ; l'espace vide de la fiole paraît enflammé et donnera autant de clarté qu'une lanterne sourde ordinaire. Chaque fois que la lumière disparaît, on soulève de nouveau le bouchon et elle reparait à l'instant. Il faut observer que, pour peu que le temps soit froid, il est nécessaire d'échauffer la fiole dans ses mains avant de soulever le bouchon ; sans cette précaution, elle ne donnerait point de lumière.

Une fiole ainsi préparée peut servir tous les jours pendant six mois ; elle n'a aucun danger pour le feu, et elle ne coûte presque rien.

Le temps n'est qu'un cadre que Dieu nous donne : à nous de le bien remplir.—T.



LES ENFANTS A LA CRÈCHE



LE DÉPART.—MESSE DE MINUIT : La première de bébé

Composition et dessin de Edmond-J. Massicotte

L'ANGE DE NOËL



—Papa, papa, j'ai peur ! N'entends-tu pas le vent gémir et la neige fouetter les vitres ?

—Dors, chérie, dors ! Demain le temps sera beau, la tempête aura passé.

—Mais je ne peux pas dormir, papa : je souffre.

Le père attristé pressa sur ses lèvres la petite main amaigrie de son enfant ; puis il baissa la tête pour cacher son chagrin. Hélas ! depuis bien des nuits la petite Angèle n'avait pu dormir. Une maladie languissante, héritée de sa mère, la retenait au lit. Une toux accablante lui déchirait la gorge presque continuellement, tandis que la sueur inondait sa figure enfantine.

Pauvre père ! Il ne lui restait plus qu'Angèle au monde. Comme il l'aimait et l'entourait de tendres soins ! Le cœur de la mère, partie la première, semblait s'être réuni au sien, tant il chérissait cette seule enfant. Il avait consulté les hommes de la science sur sa maladie ; avait fait venir les médecins les plus célèbres ; avait dit à l'un d'eux :

—Sauvez ma petite fille, et la moitié de ma fortune est à vous.

Le médecin promit de faire son mieux, mais il lui fut impossible de guérir l'enfant.

Depuis quelques jours la maladie semblait faire de plus rapides progrès ; une couleur livide couvrait parfois les lèvres pâles d'Angèle, mystérieux présage de la mort. Son père ne la quittait plus. Il avait abandonné tous les autres importants devoirs de la vie, et ne songeait plus qu'à une chose—retarder de quelques heures le fatal moment qui le laissera suprêmement désolé. Oui, suprêmement désolé ; car le malheureux restait sans la consolation correspondante qu'accorde la bonté divine aux éprouvés : il lui manquait la foi.

Depuis longtemps il avait oublié le chemin de l'église. Livré entièrement au monde et à l'ivresse de la renommée et des honneurs, il avait glissé de l'état du doute à celui de la négation absolue. La carrière politique à laquelle il avait voué ses talents avait enlevé de son cœur les dernières cordes religieuses qui y vibraient encore. Il était maintenant dans la force de l'âge. Il avait vu sa jeune femme quitter ce monde, pleine de foi et d'espérance ; mais sa mort édifiante n'avait point ralumié les étincelles éteintes des sentiments religieux d'autrefois. Et voici que Dieu se forçait de nouveau à sa mémoire en demandant de lui la vie de sa fille idolâtrée.

Il y eut un long silence. L'horloge sonna onze heures. Puis, une grande voix sonore s'éleva au-dessus du bruit de la tempête ; les cloches de l'église voisine annoncèrent à toutes volées l'approche de la plus grande fête de la terre. "Noël ! Noël !" disaient les cloches : "Noël ! chrétiens, réveillez-vous et assemblez-vous au pied de l'autel ! Voici le

jour béni entre tous. L'Enfant-Jésus va naître. Réveillez-vous, chrétiens, et hâtez-vous de l'accueillir !"

Et l'appel fut entendu. Des lumières apparurent aux fenêtres des rues désertes ; des ombres passaient et repassaient derrière les rideaux ; on se préparait à aller assister à la messe de minuit dans l'église du collège.

Angèle soupira, et regarda son père avec une tendresse ineffable.

—Entends-tu papa ?

—Oui, chérie. Les cloches t'empêchent de dormir ?

—Oh, ce n'est pas ça ! Et l'enfant mit sa main sur sa poitrine, qu'un feu intérieur semblait consumer. Puis elle continua : " L'année dernière je n'étais pas si malade, et le vent ne soufflait pas si fort. Maman n'était pas partie pour le ciel encore. C'était une magnifique journée, papa. Je m'en rappelle si bien ! " Elle ferma les yeux pour un moment, comme pour voir de nouveau les événements de ce jour que sa mémoire lui rappelait. Maman se leva de bien bonne heure, et dit à Marguerite de m'habiller pour sortir. Et j'étais si contente, si contente. Mais il neigeait aussi. Marguerite me prit dans ses bras et me porta à l'église. O papa, comme c'était beau ! Tant de lumières et de fleurs autour du Berceau ! Les cloches sonnaient comme aujourd'hui, et le chant était si grand ! L'église était pleine de prêtres et de monde ; mais maman et Marguerite s'avancèrent jusqu'en avant ; et puis maman me montra un petit Bébéd couché sur de la paille. Il était si joli ! Il me regarda et sourit, et je l'aimai tout de suite. Oh, comme j'aimerais le voir encore ! "

—Mais c'est impossible, chère. N'entends-tu pas le vent siffler dehors en faisant tourbillonner la neige ?

—Il neigeait l'année dernière aussi.

—Oui, mais tu ne souffrais pas, alors.

Les cloches cessèrent. Au dehors on pouvait entendre la marche des passants sur la neige grinçante, et de temps à autre une porte qui s'ouvrait et se fermait. Soudain Angèle se remit à causer :

—Papa, j'aimerais beaucoup savoir si l'Enfant-Jésus est encore dans l'église cette année.

—Certainement il est encore là.

—Comment sais-tu ?

—Parce que, il est là tous les ans, sans doute.

—L'as-tu jamais vu ?

—Oui, mais il y a bien longtemps.

—Ah ! si tu voulais, papa, si tu voulais ! dit Angèle, en joignant ses petites mains.

—Parle, chère, parle ! Si je voulais quoi ?

—Si tu voulais aller à l'église, pour me dire si le petit Bébéd est encore là sur la paille, et s'il y a encore des belles fleurs partout, et beaucoup de lumières—oh, tant de lumières !

—Mais je ne puis te quitter, chérie. Qui veillerait sur toi comme papa ?

—Tu pourrais appeler Marguerite, dit l'enfant d'une voix suppliante.

—Et cela te rendrait contente ?

—Oui, beaucoup. Maman m'a dit que l'Enfant-Jésus n'était exposé qu'une fois l'an—à Noël.

—Et tu sais que c'est aujourd'hui Noël ?

—Oui, oui, je le sais.

—C'est bien, dit le père, hésitant. J'irai ce matin. Angèle laissa tomber sa tête, et une larme mouilla sa joue amaigrie.

—Enfant gâtée ! fit le père, la couvrant de baisers. Tu veux donc que je te quitte tout de suite ?

—Seulement pour aller à l'église, murmura-t-elle à travers ses pleurs.

Le père sonna ; Marguerite accourut tout anxieuse.

—Restez avec Angèle, dit-il brièvement. Je reviendrai avant longtemps.

—Oh, comme t'es bon ! dit l'enfant avec joie.

Marguerite s'assit à côté du lit, et Angèle ferma les yeux. Un quart d'heure plus tard, M. Knight entra dans l'église. Une foule pieuse et recueillie était déjà assemblée. La voix sonore de l'orgue rendit ses harmonies variées, tantôt puissantes comme le roulement de la tempête, tantôt douces et plaintives comme le soupir du pécheur repentant. Des milliers de cierges entouraient l'autel, qu'on ne voyait qu'à travers des nuages ondulés d'encens.

La tête haute, le père d'Angèle s'avança jusqu'au pied du sanctuaire, où le Berceau était disposé au milieu d'une profusion de fleurs les plus rares.

—Caprice d'enfant ! se dit-il. M'envoyer ici à une telle heure ! Néanmoins, si je puis la divertir durant quelques instants, ce n'est rien.

Avec ces pensées, M. Knight jeta un regard scrutateur autour de lui. Il vit les fidèles priant avec une ferveur véritable, la tête inclinée et les mains jointes. L'auguste sacrifice était commencé ; la voix des chœurs se mêlait avec celle des chœurs angéliques, qui là-haut dans le ciel entonnaient l'hosanna éternel. Et, couché sur un peu de paille, la douce figure symbolique de l'Enfant-Jésus souriait à chacun, tandis que ses bras étendus semblaient vouloir serrer sur son cœur aimant l'humanité toute entière.

Le père d'Angèle regarda longtemps la petite image sur la paille. Une impression singulière sembla envahir tout son être. Son regard se promenait du prêtre officiant à l'Enfant-Jésus qui lui tendait les bras. Il essaya de s'arracher à cette espèce de fascination, et se tourna pour se retirer. Mais le chemin était fermé ; la foule remplissait les allées aussi bien que les bancs.

A ce moment, un prêtre quitta l'autel et descendit jusqu'à la balustrade.

M. Knight reprit sa place. Le prêtre fit le signe de la croix, et, d'une voix vibrante d'émotion, commença : " O vous tous qui souffrez, venez à moi, et je vous consolerais ! "

Ces paroles produisirent une soudaine commotion dans le cœur de l'infortuné père. Instinctivement, il avança d'un pas pour mieux entendre les consolantes paroles qui tombèrent des lèvres du prédicateur.

Aussi longtemps que dura le sermon, le père d'Angèle demeura immobile goûtant à loisir la consolation que le prêtre semblait lui offrir au nom du Dieu Enfant. Et quand l'écho de la bénédiction finale cessa, il couvrit son visage de ses mains et donna libre cours aux réflexions qui inondaient son âme.

La messe tirait à sa fin. M. Knight vit un grand nombre de fidèles s'approcher de la sainte table ; remarqua toutes ces physionomies illuminées par la foi et l'espérance ; et songea à cette période lointaine où, lui aussi, participait à ce banquet sacré. Il revit sa pieuse et dévote mère ; sa jeune femme, qu'il avait si tendrement aimée ; Angèle, dont la lampe de vie était à la veille de s'éteindre ; et un chagrin immense s'empara de lui.

Quand il regarda autour de lui l'église était déserte ; le gaz était éteint ; le petit Berceau seul brillait, phare d'espérance et de consolation. M. Knight s'approcha de la balustrade ; et, s'agenouillant, murmura : " O Dieu ? mon Dieu, que j'ai négligé depuis si longtemps de servir, rends-moi mon Angèle, et je retourne à Toi pour toujours. "

Des larmes s'échappèrent de ses yeux, et pendant quelque temps il pleura silencieusement, mais amèrement. Enfin il quitta le temple. Dans le vestibule il rencontra un mendiant ; il lui donna une aumône généreuse, et se hâta de se rendre chez lui. Marguerite lui ouvrit la porte.

—Comment est Angèle ? furent ses premières paroles.

—Elle a dormi tranquillement depuis que vous êtes parti et ne fait que se réveiller.

Le père monta à la chambre de la malade, et, après avoir embrassé sa fille, lui dit gaiement.

—Je suis resté trop longtemps, hein ?

—Non, non, papa ! répliqua Angèle, le visage radieux. C'était si beau !

—Oui, le petit Enfant était là.

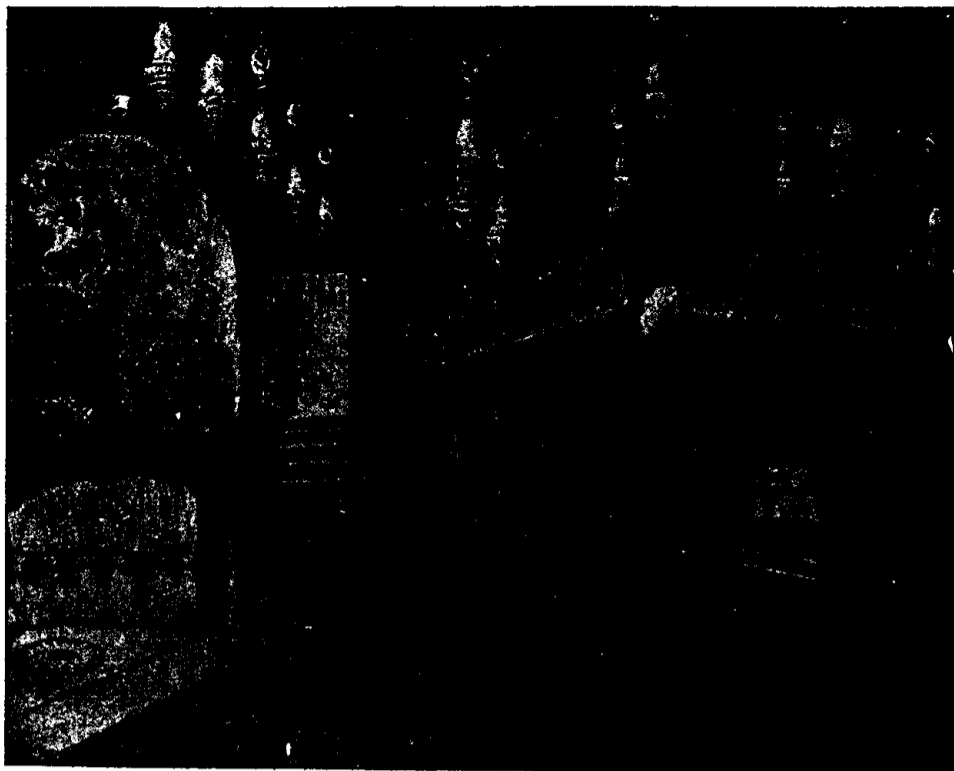
—Je le sais, et il était encore plus beau que l'an dernier.

M. Knight la regarda avec surprise, et put voir son rayonnement de joie suprême.

—Comment peux-tu le savoir ? demanda-t-il.

—Parceque, papa, je suis allée à l'église avec toi. Elle a le délire, pensa le père, essayant de la tranquiliser.

—Écoute-moi, et dis-moi si ce n'était pas comme je le dis.



LA GROTTTE DE LA NATIVITÉ, A BETHLÉEM

A gauche, l'étoile qui marque la place de la Nativité ;—à droite, en bas, la Crèche et, dans la cavité en face de la Crèche, l'autel des Mages où les latins célèbrent ;—au milieu, un des escaliers qui conduisent à la basilique supérieure.

—Calme-toi, chère, calme toi !
—Mais je suis calme, dit l'enfant, d'un air offensé.
—Oui ! hé bien ?
—Bien, quand nous sommes entrés, l'église était déjà presque pleine ; ils chantaient ; les prêtres étaient à l'autel ; nous nous avançâmes à travers la foule jusqu'au Berceau. Comme il y avait des lumières et de belles fleurs ! Il y avait en particulier un beau arbre penché sur l'Enfant-Jésus.

—Un palmier, dit M. Knight, sa surprise augmentant.

—Oui, un palmier. Nous allions quitter l'église quand vint un prêtre qui s'arrêta près de nous. Tu écoutas, papa, et tu parus bien chagrin.

A ce récit étonnant, le père sentit son cœur bondir dans sa poitrine, et il contempla Angèle avec une sorte de crainte.

—Et sais-tu ce qu'il a dit ?

—Il a dit, répliqua Angèle, en attirant son père vers elle, que l'Enfant-Jésus te consolera.

M. Knight tressaillit, mais elle continua :

—Nous sommes restés longtemps après cela—jusqu'à ce qu'ils éteignissent les lumières ; puis tu t'approchas de l'Enfant-Jésus ; tu tombas à genoux, et dis, avec larmes : " O Dieu, rends-moi mon Angèle, et je retourne à Toi pour toujours ! "

M. Knight jeta un cri d'étonnement et devint pâle comme la mort.

—Oui, tu as dit cela, continua Angèle, avec triomphe. Mais je me suis aperçue que tu n'as pas entendu la réponse de l'Enfant-Jésus.

—Sa réponse !

—Oui, cher papa ; l'Enfant Jésus t'a répondu.

—Qu'a-t-il bien pu me dire ? Interrogea le père, tout ému.

—Il a dit : " Reviens à moi d'abord. "

M. Knight tomba à genoux à côté du lit.

—Et quand nous sortîmes de l'église, acheva Angèle tu fis l'aumône à une pauvre vieille, en lui disant tout bas : " Priez pour Angèle et son père. "

Cette fois, M. Knight ne put se retenir plus longtemps. Il embrassa Angèle dans ses bras, et pleura les larmes les plus douces de sa vie. Est-il besoin d'ajouter qu'il retourna à l'église le matin même et entra dans un confessionnal ? Le lendemain il reçut la sainte communion avec tant de ferveur et de piété qu'il édifia tous les assistants.

Quant à Angèle—ou comme son père l'appelle main-

tenant, son ange de Noël,—elle recouvra la santé. Les médecins qui l'avaient condamnée la visitèrent ; et en moins d'un mois elle accompagna son père, visiblement cette fois, à l'église pour remercier le Divin Enfant de sa préservation.

AVE MARIA.

PRIMES DU MOIS DE NOVEMBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—A. Lamy, 200 $\frac{1}{2}$, rue Sanguinet ; E. Aubertin, 195, rue St-André ; Auguste Forgue, 243, rue Sanguinet ; Edouard Croteau, 205, rue Champlain ; Auguste Dinelle, 302, rue Logan ; Odilon Lanthier, 459, rue Mont-Royal ; G. Contant, 363, rue Amherst ; Louis Paré, 207 $\frac{1}{2}$, St-André ; R. Destroismaisons, 62, rue St-Denis ; Mlle R. Destroismaisons, 67, rue Cathédrale.

Saint-Henri de Montréal.—J.-T. Lefrançois, 832, rue Albert.

Québec.—Mlle Angéline Dion, rue Victoria, St-Sauveur ; Albert Grenier, 160, rue Arago, St-Roch ; E. Auger, 122, rue St-Augustin ; Zotique Turgeon, 282, rue de la Reine, St-Roch ; E.-A. Moisan, 68, rue Ste-Cécile ; Mme Hayes, 25, rue d'Iberbille, St-Sauveur.

Lachine.—Adhémar Paré.

Saint-Hyacinthe.—Joseph Blanchard.

Joliette.—N.-A. Guilbault.

Coaticook.—R. Fournier & frère.

Hull.—J.-O. Laferrrière ; Adélarde-E. Bérubé, 276, rue Principale.

Longueuil.—L.-P. Ste-Marie.

Saint-Georges-Est, Beauce.—Dr Georges Cloutier.

Saint-Pie.—P.-E. Roy.

Saint-Raymond.—Vital Letarte.

Sherbrooke-Est.—M. l'abbé J.-A. Lefebvre.

Saint-Télesphore.—Mme A.-E. St-Jacques.

UN CONSEIL

Pour empêcher la buée de se former sur les vitres, il suffit, après les avoir bien lavées, de les frotter avec un linge humecté de glycérine.

THÉÂTRES

Cette semaine est très intéressante au Théâtre Français et le drame qui y est représenté, intitulé *My Partner*, a fait sensation à l'Union Square de l'Ouest. Cette pièce constitue une splendide semaine pour les fêtes de Noël. Elle ressemble beaucoup aux *Danites* et s'il y a une différence, c'est que *My Partner* est supérieure à cette dernière. C'est dans cette pièce que Louis Aldrich a fait sa réputation et sa fortune. Un autre acteur émérite apparaîtra sur la scène dans la personne de M. John R. Armstrong, et il remplira le rôle de M. Desberger, celui-ci venant de se retirer à cause de sa santé chancelante. Mlle Florence Lytelle qui fait partie de la troupe depuis le commencement de la saison tient le principal rôle du sexe féminin.

La direction Fields et Hanson donne un spectacle tout à fait exceptionnel aux habitués du Théâtre Royal, cette semaine. Il y a des mises en scène nouvelles et originales qui n'ont été surpassées en intérêt par aucune troupe de passage pendant la saison. Les principales attractions de la semaine sont : Jos Flynn, qui jouit toujours des faveurs du public pour ses chansons ; miss Mac Rhea, créatrice originale de " Little Gem, Meater et Mack " ; Price et Steele, dans leur dernière création " The Insurance Agen " ; Ganaro & Bailey, dans leur burlesque " Jacko's Troubles " ; les joyeux agitateurs politiques ; Harry Stewart, le roi des trois continents, dans la plus plaisante comédie qu'il soit possible de voir ; le tout couronné par la scène comique " The Black Thord ", où toute la troupe paraîtra. La seule réputation de tous ces spectacles suffit pour attirer une nombreuse assistance.

JEUX ET AMUSEMENTS

ÉNIGME

Des confins du Caucase au bord de l'Amérique
J'iristerai, pour sûr, tu le vois, cher lecteur ;
De la France à l'Espagne et d'Espagne en Afrique
Tu me verras courir comme un explorateur.

Je m'élève dans l'air, je navigue dans l'eau ;
Chez l'amiral Avellan je trouve quelque place ;
Je fournis la parure au tout petit oiseau ;
Je suis indispensable à qui monte au Parnasse.

Lamartine m'avait lorsqu'en des vers si doux
Il disait les beautés de toute cette terre ;
Evitant l'orgueilleux, je me trouve au jaloux ;
Enfin, bien cher lecteur, je fuis tout l'hémisphère.

Le richard me possède et le mendiant aussi ;
Je suis à tout vaisseau, je suis à tout langage ;
C'est vraiment drôle à dire et pourtant c'est ainsi.
J'abandonne le sol et rehausse le sage.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 657

Logogriphe.—Parrain, Paria, Rapin.
Ont deviné : Mlle Chayer, Joseph Drolet, I. Dugas, Mlle E. Rivard, Montréal ; L.-A. Taillefer, Sainte-Scholastique ; Mlle Dulcina Blondille, D. l'Écureuil, Chicago ; Mlle Risa Dupont, Québec ; O.-T. Lamy, Lachine ; D. Viger, Trois-Rivières ; B. Dion, Lévis

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Pouxmons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. NOYES,
820 Powers' Block, Rochester, N.-Y.

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

Plus d'une fois, Mathieu fit rôtir un cuissot de chevreuil ou sauter un lapin, pendant que sa mère se contentait d'herbes bouillies, grandes dans son enclos. Il essaya souvent de la décider à partager ses repas, mais alors elle lui répondait avec une dignité singulière :

— Je ne te dénoncerai jamais, et je mourrais plutôt que de te livrer à la justice ; mais je ne prendrai point part à ton péché en profitant du gain que tu en retires.

Elle l'aimait quand même, de toutes les forces de son cœur déchiré ; elle priait pour lui, comme prient les mères pour le salut des enfants en perdition.

Quand elle le voyait sortir, le soir, pour aller dans les bois ramasser la bête prise au piège, elle pleurait sans doute, mais elle ne se résignait point à se coucher avant son retour. Assise devant un maigre feu, comptant les heures que lui sonnait l'horloge fêlée, elle redoutait, sans cesse qu'un danger menaçât l'ingrat ; son cœur se soulevait soulagé, quand il rentrait harassé de fatigue, fourbu, trempé par la pluie ou gelé par les vents âpres. Madeleine soufflait alors le feu, apprêtait une boisson chaude ; lui, tout honteux devant cette bonté que rien ne lassait, trouvait un remerciement gauche qui causait à Madeleine une joie soudaine. Il l'aurait rappelé le passé, parler du père. Elle lui citait de lui des traits de bonté, d'héroïsme ; faisait de l'exemple du compagnon de sa vie la leçon du fils qui lui survivait. Et quand Mathieu serrait ses mains calleuses et ridées, quand il trouvait pour elle une bonne parole, Madeleine s'endormait pleine de confiance.

Hélas ! un matin, on dressa contre Mathieu le premier procès-verbal. Sa condamnation fut légère : on eut égard aux larmes de la mère, au souvenir d'honneur laissé par Pierre Cervier ; seulement, Mathieu fut prévenu qu'une récidive serait sévèrement punie. Il écouta les conseils, et entendit sa condamnation sans répondre. De cette heure seulement commençait sa haine contre la société. Il refusa de comprendre qu'il en bravait les lois, et qu'elle n'usait pas même de sévérité à son égard, pour se répéter qu'on allait le confondre avec des assassins et des voleurs durant le temps de sa peine.

Madeline alla le voir, le consola, lui porta toutes les douceurs qu'elle put dîner sur ses gains, obtint une promesse menteuse, et rentra chez elle, pour compter les jours qui devaient s'écouler avant le retour du fils prodigue.

Des camarades l'attendaient sur la route. Une orgie les rassembla, et la mère qui attendait, l'âme débordant d'indulgence, vit entrer chez elle un homme d'aspect effrayant, ivre, ensanglanté, titubant, un refrain obscène aux lèvres.

Il roula sur son lit, dont il ne défit pas même les couvertures, et cuva son vin jusqu'au lendemain. Quand il s'éveilla, le soleil était dans toute sa force. Mais les jours étaient courts encore. Mathieu fouilla dans les armoires vides, sans trouver un morceau de pain. Madeleine avait dépensé ce qu'elle possédait pour aller le voir à Meaux, et lui acheter différents objets. Où trouver sa mère ? Il n'avait pas de quoi déjeuner et manquait de tabac.

Il descendit vers la rivière.

Elle coulait froide, unie, verdâtre, entre deux rives hautes qui s'aplanissaient dans une anse couverte de gravier et de coquilles. Les tireurs de sable avaient tant de fois déchargé là leurs bateaux, que cet endroit ressemblait à une petite grève. Les femmes du pays s'y réunissaient pour laver leur linge. Agenouillées dans une caisse de bois remplie de paille, un petit banc devant elles, à côté une brouette remplie de linge, des bouteilles d'eau de javel, les brosses et les battoirs, elles savonnaient, frappaient, rinçaient et tordaient chaque pièce, mêlant leur travail de médisances sur le compte des uns, de calomnies sur le compte des autres. Oh ! pour arranger la réputation du prochain, on renouvelait sans crainte le supplice de l'écartellement. L'engrenage mortel entraînait tout. Ni pitié, ni bonté. Tant pis pour ceux qui devaient souffrir. Il faut causer, n'est-ce pas ? Sans cela, ce serait vraiment trop rude de battre le linge et de couler la lessive. Les plaies secrètes des ménages s'étaient. On reprochait à celle-ci la paresse de son mari ; à celle-là la coquetterie de sa fille. Chaque frapement de battoir paraissait souligner une malice sanglante. Si la pauvre créature attaquée courbait la tête sans répondre, ne trouvant que des larmes à opposer à la méchanceté de ses voisines, c'en était fait pour jamais de son repos. Les pleurs n'inspiraient ni pitié ni res-

pect. Mais si, à son tour, elle répliquait, rendant blessure pour blessure, la galerie applaudissait, comptant les coups.

Madeline était d'autant moins ménagée que longtemps elle avait pu s'enorgueillir de son bonheur. Jamais son mari ne lui causa de peine, et tant qu'elle eut Mathieu dans ses bras, elle put espérer qu'il ressemblerait à son père. Comme tout cela se trouvait changé ! Chacun savait que son fils était le plus mauvais sujet du pays, et quand elle parut, roulant sa lourde brouette, plus d'un mot ironique et cruel la souffleta au passage.

Elle courba la tête, vaincue sans combattre, sachant qu'elle ne pouvait lutter contre ces cœurs mauvais et ces langues vipérines. L'échine ployée, la tête basse, elle frottait son linge régulièrement, le tordait, frappait du battoir, le secouait dans l'eau comme si aucune de ces paroles ne fût parvenue à ses oreilles ; mais de temps à autre sa main gercée par l'eau froide et le vent glacial essuyait une larme.

Pendant ce temps, on riait.

Dame ! la rivière est la rivière.

Les batteries de garçons, les bals de la Ferté, l'héritage de celle-ci, la ruine de celle-là : les langues avaient beau jeu. La veille les gendarmes étaient entrés dans une maison. Qu'y allaient-ils faire ? On parlait d'un gros scandale. Le juge de paix et le maire s'étaient rendus en voiture au Tillet, et ce père Branchôm avait été bien penaud en apprenant que son cheval n'avait pas le droit de brouter les branches de glycine du voisin. On attendait l'intendant de M. Vilhardouin, un vilain homme tout de même que cet Hercule Bourdin, dur au monde, et cent fois plus orgueilleux que son maître.

Une des femmes se souvenait de celui-ci. Elle l'avait vu cinq ans auparavant. C'était un beau jeune homme à l'allure fière, à la moustache blonde. Il vidait généreusement sa bourse dans la main des pauvres gens. N'était ce pas dommage qu'il n'habitât point le pays où il le fait valoir les ouvriers ?

Les propos s'échangeaient rapides, quand l'apparition de Mathieu glaça la parole sur les lèvres des javeuses. L'œil terne, hérissé, il s'avavançait plus terrible que jamais, et brandissait son bâton d'épine d'un air de menace. Le regard qu'il jeta sur les femmes leur enleva toute idée de rire. Il alla droit à sa mère et lui dit d'une voix sourde :

— De l'argent, j'ai faim !

Tremblante, elle se leva. Il y eut dans ses prunelles ternies par les pleurs un rayon de joie subite. Elle le revoyait : c'était son fils, coupable et mauvais, mais son fils.

Sa mère fouilla dans sa poche : deux sous ! elle possédait deux sous.

Alors, se penchant vers la voisine la plus proche.

— Demain, je coule la lessive chez vous, dit-elle ; payez-moi ma journée d'avance, vous me rendrez grand service.

— Joli service, ma foi ! tes quarante sous payeront de l'eau-de-vie à ce mauvais sujet ; c'est conscience d'aider à ta ruine.

— Rosalie, sais-tu ce que deviendra ton enfant ? demanda Madeline.

La jeune femme tendit une pièce de deux francs à sa voisine.

— Merci, oui, merci !

Elle se souciait bien vraiment de son linge, maintenant, que Mathieu était revenu. Elle allait laisser là sa brouette, son coffre et son banc ; mais Mathieu eut honte, et il remonta le chemin en roulant la brouette. Madeleine acheta un pain, du lard, un litre de vin, et tous deux rentrèrent. Le repas fut vite préparé.

Madeline plaignait Mathieu tout en le blâmant. Le bonheur de le revoir arrêtait les reproches sur ses lèvres. Mais lui devenait sombre et paraissait songer à des choses mauvaises.

Madeline le laissa apaiser sa faim ; puis, quand il eut allumé sa pipe, tandis qu'il fumait hâtivement, avec une précaution évidente, elle lui dit :

— Mathieu, M. Versal, chez qui ton père travailla longtemps, vient d'acheter une carrière de pierre meulière, vas-y travailler. En souvenir de Pierre, tu seras bien reçu.

— Vraiment ! vous avez cru cela tout bonnement, vous ! En sortant de prison, je dois avoir l'âme pleine de repentir, et me jurer de ne jamais manger à la gamelle du gouvernement. Détrompez-vous, la mère. J'ai une vengeance à tirer, et je n'en ferai faute ; j'ai braconné, je braconnerai encore, et plus que jamais. Seulement il me faut un fusil, le garde a saisi le mien !

— Malheureux enfant, tu courras cette fois à ta perdition ; on te reprendra, et les récidivistes sont punis rudement.

— Je ne suis bon pour aucun autre métier, la mère. Je ne me trouve bien que dans les bois, pendant les nuits d'affût, libre, respirant l'air à pleins poumons, luttant de ruse avec la bête que je traque. Mes meilleurs repas sont ceux que je fais à un carrefour de forêt, quand une tranche de venaison grille sur les charbons d'un feu ardent. Celui qui tenterait de me faire adopter une autre vie perdrait son temps. N'essayez pas, ce serait inutile. Je sais bien que je vous fais de la peine, mais c'est plus fort que moi. . . . Et, tenez, si vous m'aimez . . .

— Si je t'aime

—Prouvez-le-moi en me donnant les cinq louis que vous gardez.

—Ne demande pas cela, Mathieu, ne le demande pas !

—Il le faut, cependant.

—Tu ne les auras pas.

—Je vous promets de vous les rendre.

—Comment le pourras-tu, puisque tu refuses de travailler ?

—Je travaille autrement que les autres, voilà tout. Mais, à la ville, tout le monde n'est pas scrupuleux. Je place mon gibier. Je le vends même cher dans certains moments.

—Et tu crois que je toucherais au profit de ces ventes-là ? Jamais, tu le sais bien.

—Prêté ou donné, reprit Mathieu avec insistance, il me faut de l'argent.

—Qu'en ferais-tu ?

—Je vous l'ai dit, je n'ai plus de fusil.

—Et tu en achèteras un autre ?

—Naturellement.

—Je ne deviendrai pas ta complice en t'aidant à braconner.

—Mais, fit Mathieu en saisissant les poignets de sa mère, ne comprenez-vous pas que je veux une arme ! et que, fallût-il voler . . .

La vieille femme appuya ses lèvres sur les doigts nerveux qui lui serraient les poignets.

—Voler ! voler ! tu ne songes pas à ce que tu dis.

—Si, j'y songe ; quand on a commencé la lutte contre la loi, il faut la poursuivre, voyez-vous. On devient un damné, un misérable. J'étais mauvais avant d'entrer en prison, je suis devenu pire. C'est ma destinée. Ni vos larmes, ni vos prières n'y feront rien. Prenez-en votre parti. Donnez-moi l'argent ; vous m'épargnez un crime, ce sera toujours cela de gagné. Mais, quoi qu'il faille faire pour me procurer un fusil, j'en aurai un. Allons, la clef du tiroir, je n'attendrai pas à demain !

Madeleine secoua la tête.

—J'ai dit jamais, répéta-t-elle.

—Alors, fit-il en lâchant les poignets de sa mère, tant pis !

Furieux, livide de rage, il bondit vers la porte.

Madeleine tomba sur ses genoux.

—Que Dieu me pardonne, dit-elle.

La clef tomba sur le carreau, Mathieu la saisit, ouvrit le tiroir avec une habileté de voleur, et enleva la bourse de cuir dans laquelle sonnaient les dernières pièces d'or de la veuve.

Il venait de le dire, désormais il était bien damné !

A partir de l'heure où il eut un nouveau fusil, il braconna plus que jamais ; seulement il ne rapportait plus son arme à la maison. Dans le bois, il ménagea des caches pour lui et pour son flingot. Mathieu, poursuivi par les gardes des bois environnants, leur échappait avec une diabolique adresse. On le croyait ici, il se trouvait là. Courrait-on à l'endroit où venait d'être tiré un coup de fusil : personne. Mathieu ne se contentait pas d'être adroit. Dans les cabarets, il ne se gênait guère pour proférer des menaces contre les gardes. Jean Tournil, qui l'avait fait prendre la première fois, était surtout l'objet de sa haine. Pas moyen de pactiser avec celui-là. Certains pouvaient faire grâce ; Jean, jamais. Il aurait cru prendre sa part de la faute en négligeant de la châtier. Pendant deux mois, la chance servit le braconnier. Il gagna assez d'argent pour remettre dans la bourse de cuir les cinq pièces d'or qu'il y avait prises. Mais, un soir que Mathieu revenait l'épaule alourdie par le poids d'un chevreuil, Jean lui mit la main au collet :

—Encore toi, dit-il.

—Oui, moi, répliqua Mathieu en laissant glisser son fardeau à terre, moi qui braconne en dépit de ton maître, de tes procès-verbaux et de la justice. Mais écoute ceci : je suis sans arme, et c'est tant mieux pour toi. J'ai un conseil à te donner, ce soir, d'homme à homme. Je t'en fais le serment : si tu me dénonces, si je suis de nouveau condamné à la prison, je me vengerai. Je ne tiens guère à ma peau, vois-tu, et je la risquerais volontiers pour me donner le plaisir de la vengeance. Tu as des enfants et une femme que tu aimes, ta Catherine. Eh bien ! foi de Mathieu Cervier, moi qu'on appelle dans le pays Loup-Cervier, sans oser me donner ce sobriquet en face, je trouerai ta poitrine de deux balles, s'il t'arrive de me faire prendre.

—Tu es fort et traître, répondit Jean Tournil ; mais je connais mon devoir. Dénoncé ce soir, tu seras arrêté demain.

D'un saut brusque, Mathieu s'élança dans les taillis. Le soir par bravade, il rentra chez sa mère, où les gendarmes le trouvèrent.

Il ne tenta point de lutter contre eux, se vit condamner à six mois de prison, et revint au village plus irrité que jamais.

A partir de cette heure, il déclara aux gardes une guerre acharnée.

Chacun à son tour ressentit les effets de sa vengeance.

Mais Loup-Cervier, pour lui garder l'unique nom sous lequel il fût désormais connu, s'y prit avec tant d'adresse, qu'il fut impossible de le prendre en flagrant délit.

Le tas de fagots de Justin Leroux flamba durant une nuit d'hiver.

La basse-cour de Martial Leinder disparut comme par enchantement.

Un soir que M. Herbel devait passer un ruisseau grossi par les pluies, la planche servant de pont chavira brusquement sous ses pieds ; le lendemain, on s'aperçut qu'elle avait été sciée.

Il ne restait plus que deux gardes dans le pays, sur qui n'était point encore tombée la colère de Loup-Cervier : Jean Tournil et Hilaire Pleurs ; mais ils ne perdirent rien pour attendre. Sans doute, afin d'augmenter leurs angoisses et leurs souffrances par la violence de l'appréhension, il leur laissa le temps de se demander quel fléau les frapperait à leur tour.

Hilaire Pleurs, revenant d'une tournée nocturne, se trouva assailli par un homme dont il lui fut impossible de reconnaître le visage. Les coups de bâton qu'il reçut le laissèrent demi-mort avec un bras cassé.

Mais en vain cherchait-on l'auteur de ces méfaits, il demeurait introuvable. La vindicte publique chargeait Loup-Cervier, mais celui-ci fournissait régulièrement des témoins attestant sa présence sur un lieu éloigné du théâtre du crime.

Sa mère ne le voyait presque plus.

Il était devenu le fantôme des bois, qu'il aimait d'une passion farouche. Il ne se rendait à la ville que dans des cas de nécessité absolue ; d'habitude, certains marchands de gibier venaient à des rendez-vous indiqués par lui, achetaient sa chasse, et lui apportaient de la poudre et des balles. Cervier n'éprouvait nul besoin de sociabilité : il lui suffisait d'avoir tantôt la ramée feuillue, tantôt les grands arbres aux branches noircies par l'hiver au-dessus de sa tête, de respirer les arômes résineux des arbres, les gommes balsamiques des bourgeons, de marcher sur les aiguilles des sapins ou le velours des mousses, s'égayant des bonds d'un écureuil roux dans les branches, du chant d'un oiseau caché dans les buissons. Il ne rêvait point et ne pensait pas à la façon des analystes, mais il ressentait des émotions puissantes auxquelles il se savait incapable de renoncer.

Pendant ce temps, Madeleine se courbait d'avantage. La conscience troublée, le cœur pris d'angoisse, elle eût voulu, chaque fois qu'elle soupçonnait son fils d'être l'auteur d'un méfait nouveau, prendre pour elle la douleur et la pénitence. Si elle trouvait la femme ou les enfants d'un garde-chasse, elle semblait, par son humble contenance, leur demander grâce et pardon. Mère douloureuse, elle traînait son fardeau, ne disant qu'à Dieu sa triste agonie.

La lutte qui se continuait entre le braconnier et les gardes devenait chaque jour plus terrible. On ne lui laissait plus de trêve. Poursuivi, traqué, il devait finir par retomber de nouveau entre les mains de celui dont il avait fait son ennemi personnel.

Cervier fut repris. Cette fois, condamné au maximum de la peine, il regarda Jean Tournil avec une telle expression de haine que celui-ci eut peur pour la première fois de sa vie.

Pendant sa détention, Cervier eut une pensée unique, se venger de Jean Tournil. Il la tourna et la retourna dans sa tête, vivant avec elle, en faisant à la fois et son occupation et sa consolation.

Lorsqu'il sortit de prison, il avait encore un fusil soigneusement enfoui dans une cache. Il ne le montra à personne, se garda bien de rentrer chez sa mère, et ce fut lui qui guetta le garde.

Jean Tournil faisait régulièrement ses tournées, et Cervier connaissait ses habitudes. Il eut la patience de l'attendre à l'affût, comme jadis il faisait d'un gibier de choix. Caché par une touffe de chênes, il le vit venir vers lui d'un pas alerte, épaula son fusil, lâcha la détente, et cria au moment où le coup partait :

—Une !

Le garde chancela en portant la main à sa poitrine.

Le braconnier, immobile, tira de nouveau :

—Deux !

Jean Tournil tomba de toute sa hauteur sur le sol durci de la clairière. Alors le braconnier sortit de sa cachette, et, marchant droit à sa victime, il se pencha vers elle :

—J'avais juré, si tu me prenais encore une fois la liberté, de te ravir Catherine et tes enfants. J'ai tenu parole . . .

Le mourant détourna les yeux du meurtrier, et ses lèvres balbutièrent :

—Ma femme ! mes petits !

Un dernier spasme souleva sa poitrine, il était mort.

Cervier le regarda longtemps, calme, satisfait de sa vengeance, ne songeant, à ce moment, ni au crime commis ni au châtement qu'il subirait tôt ou tard . . . Il lui suffisait que Jean Tournil fût mort et bien mort . . .

RAOUL DE NAVERY

A suivre

LE CADET DE LA VÉRENDRYE

OU LE

TRESOR DES MONTAGNES DE ROCHES

(Episode d'un voyage à la découverte de la mer de l'Ouest, en 1750-51-52)

DÉDIÉ A M. BENJAMIN SULTZ

(Suite)

Joseph et Pierre, naturellement, acquiescèrent à ce légitime désir.

Les sauvages établis près du fort comptaient quarante-deux familles, et environ une soixantaine d'hommes en état de porter les armes.

Le grand chef se nommait le Corbeau.

Quand MM. de la Vérendrye et de Noyelles visitèrent le village des sauvages, ils remarquèrent les fils de Patte-d'Ours, l'un des chefs subalternes. Ils étaient bien taillés et pouvaient être très utiles aux officiers pour le plan qu'ils mûrissaient, relativement à la découverte de la mine.

Ils déclarèrent à Patte-d'Ours qu'ils aimeraient à explorer le pays avoisinant et requerraient les services de deux hommes solides, et, qu'en voyant ses fils, ils avaient cru trouver ceux dont ils avaient besoin.

Ils ajoutèrent immédiatement que de jolis présents seraient leurs récompenses, à lui et à ses garçons, s'ils répondaient à leurs espérances.

Flattés par ces paroles et plus encore par la perspective de présents des blancs, Patte-d'Ours et ses dignes rejetons n'hésitèrent pas à conclure un arrangement. L'un se nommait le Renard, c'était l'aîné, âgé de vingt-cinq ans, et l'autre, l'Écureuil, de deux ans plus jeune.

Le choix de Joseph avait créé quelque jalousie dans la tribu des Yhatchélinis ; notamment chez plusieurs jeunes braves, et entr'autres Œil-de-Faucon, le fils du Corbeau.

Et de toutes manières, ces derniers s'ingénierent à nuire au Renard et à l'Écureuil. Mais les fils de Patte-d'Ours veillaient, et l'on ne pouvait jamais les prendre en défaut ; ils se défendaient trop bien.

Afin d'être en mesure de juger de l'intelligence et de la bonne volonté des deux frères, Pierre et Joseph, allant à la chasse, se faisaient toujours accompagner par eux. Ils se convainquirent, en peu de temps, qu'ils avaient fait une bonne affaire, et que le Renard et l'Écureuil leur étaient tout dévoués.

L'hiver approchait.

—Si nous attendons trop longtemps, déclara un jour M. de Noyelles à son ami, pour aller chercher notre or, la terre sera couverte de neige, et il nous sera peut-être impossible de reconnaître l'endroit où nous devons travailler.

—Tu as raison, répondit Joseph. Si l'hiver nous surprend avant que nous ayons rien fait, nous serons forcés de rester inactifs jusqu'au printemps ; car, comme tu le dis, la neige rendrait notre tâche plus difficile.

—Eh bien, pourquoi ne partons-nous pas demain ?

—Demain ? dit Joseph. C'est bien, demain au point du jour. Je vais avertir mon sergent que je pars en exploration pour une dizaine de jours, et lui donner les instructions à suivre pendant notre absence.

—Nous amenons nos deux Yhatchélinis ?

—Certainement. Il faut que nous parcourions la distance qui nous sépare de la Pipe dans la journée de demain et, comme c'est assez loin, je désire partir de bonne heure.

—C'est très bien. Je vais me préparer pour ce voyage.

De la Vérendrye avait une raison spéciale pour fixer son départ à une heure si matinale : c'était afin de n'être pas remarqué des Yhatchélinis. Sachant les deux officiers absents pour un espace de temps —le plus long qu'ils eussent été absents du fort—les sauvages pouvaient songer à en profiter et vouloir s'emparer de la Jonquière pour le piller.

Mais malgré toutes leurs précautions, Œil-de-Faucon fut témoin invisible de leur départ.

—Puissent les manitous leur jouer un mauvais tour, grommela-t-il, quand il aperçut les fils de Patte-d'Ours accompagnant les deux Canadiens, et écraser ces blancs qui ont préféré le Renard et l'Écureuil au fils du Corbeau.

Une journée, deux, trois puis quatre, s'écoulèrent, et les explorateurs ne revenaient pas.

Œil-de-Faucon qui comptait les jours se dit :

—Ma prière a peut-être été exaucée, et les mauvais esprits auront détruit les visages-pâles.

Pour s'assurer de la durée de l'absence des Français il se présenta au fort, et l'air bonnasse, il dit au sergent qui vint lui répondre à la porte :

—Mon frère blanc ne trouve-t-il pas que les deux chefs sont longtemps à revenir ? Le Yhatchélini craint pour eux un accident dû aux mauvais manitous qui demeurent dans les montagnes où se couche le soleil. Œil-de-Faucon vient s'offrir pour aller à leur recherche si son frère le désire.

—Mes chefs seront ici bientôt ; ne crains pas pour eux, brave guerrier, répondit le sergent de sa voix rude. Tu t'alarmes à tort, mais merci tout de même de tes bonnes intentions.

—Ah !... bientôt ?... le guerrier blanc sait-il où ils sont allés ?

—Oui !

—Quand reviennent-ils ?

—Je te l'ai dit : bientôt !

—Demain ?... après-demain ?... dans quelques jours ?...

Le sergent n'aimait pas toutes ces interrogations, aussi fut-ce avec un peu d'humeur qu'il répondit à la dernière question :

—Sais pas !... ça se pourrait... je crois que oui !... et fermant brusquement le guichet, il laissa là le cuivré interloqué.

Œil-de-Faucon ne pouvant en savoir plus long, retourna, maussade, au ouigouam de son père, mais deux, trois et quatre jours s'étant encore écoulés et ne voyant pas reparaitre les officiers canadiens ni les deux Yhatchélinis, il se dit que c'était impossible qu'un malheur ne leur fût pas arrivé.

Et alors lui trotta par la tête l'idée d'une vengeance contre les Français, parce qu'ils ne l'avaient pas choisi, lui, le fils du grand chef mais avaient pris le Renard et l'Écureuil.

Il réunit ceux de sa bourgade qui comme lui jalouaient la bonne fortune de leurs deux camarades ; ensemble, ils tramèrent un complot pour s'emparer du fort, et massacrer sa garnison.

C'était le neuvième jour du départ de Joseph et de Pierre, et le lendemain soir, au moment où la nuit serait plus noire, Œil-de-Faucon et ses amis, au nombre d'une douzaine, avaient décidé d'escalader le fort et de s'en rendre maîtres.

La nature semblait vouloir les aider. Le soleil avait à peine brillé le matin ; d'épais nuages l'avaient dérobé aux regards des humains de ce coin du globe terrestre ; et les aquilons mis en liberté par le dieu Eole, siffaient durement dans les airs.

Dans l'après-midi, Œil-de-Faucon avec ses compagnons s'en allèrent dans un bois distant d'un demi-mille de leur village et y choisirent deux longs pins qu'ils dépouillèrent en partie de leurs branches ; celles qui demeurèrent furent coupées à deux pieds du tronc pour former des échelons.

Pour mieux faire comprendre à ses amis comment ils opéreraient leur envahissement, le fils du Corbeau appuya les deux pins sur l'une des branches basses d'un gros arbre, puis il monta lestement dans cette nouvelle échelle.

Les jeunes Yhatchélinis approuvèrent avec joie l'idée de leur chef.

Par ce moyen, il devait être aussi facile de s'emparer du fort que de grimper dans un arbre pour y cueillir des noix.

Pour se les rendre favorables et les déterminer à le suivre, Œil-de-Faucon leur avait fait entrevoir un butin magnifique pour récompense de leur aide.

Il ne comptait pas sur un échec, car les blancs, sans chefs, seraient surpris et ne pourraient opposer qu'une faible résistance.

L'attaque ou l'envahissement du fort devait s'effectuer au milieu de la nuit, moment propice aux noirs projets de tout être cherchant le mal.

Pendant ce temps-là, où étaient MM. de Noyelles et de la Vérendrye ?

A quoi s'occupaient-ils ?

Ne pensaient-ils pas au retour, après dix jours d'absence du poste de la Jonquière ?

Ou bien, leur était-il arrivé quelque malheur, quelque accident ?

XII

LA PÉPITE D'OR

Les deux gentilshommes et les deux fiers Yhatchélinis, après avoir laissé le fort, ne firent qu'une courte halte vers le milieu du premier jour, pour tranger. Leur course fut rude, mais ils arrivèrent le soir à la montagne la Pipe.

RÉGIS ROY.

TÊTE GRISONNANTE ET MENACÉE DE CALVITIE

On évite ce danger par l'usage de

La Vigueur des Cheveux d'AYER.

"Il y a près de quarante ans, après quelques semaines de maladie, mes cheveux commencèrent à grisonner et se mirent à tomber si rapidement que je fus menacé de calvitie imminente. Ayant entendu parler en termes élogieux de la Vigueur des Cheveux d'Ayer, je commençai



l'usage de cette préparation, et je fus si satisfaite des résultats, que je n'ai jamais essayé l'usage d'autres pommades. Elle empêcha mes cheveux de tomber, provoqua une nouvelle pousse et me garantit le cuir chevelu contre les pellicules. Une seule application de temps en temps me conserve la chevelure dans sa couleur naturelle. Je n'hésite jamais à recommander n'importe quelle médecine d'Ayer à mes amis."

—Mrs. H. M. HAIGHT, Avoca, Ill.

La Vigueur des Cheveux d'Ayer

PRÉPARÉE PAR LE
DR. J. C. AYER & Co., LOWELL, MASS., U. S. A.

L'HISTOIRE SE TERMINE AU CIMETIÈRE

L'automne fait chaque année de nombreuses victimes. Les maladies de poitrine enlèvent plus de malades que toutes les autres réunies, tout simplement parce qu'on néglige de suivre un traitement. Cela commence par un petit rhume auquel on ne prête pas attention et l'histoire se termine au cimetière. Avec un peu de prudence, on pourrait éviter tout ce trouble. Il suffit de quelques doses de **Baume Rhumal** pour se rendre maître du rhume le plus opiniâtre et cela, sans rien changer à ses habitudes, sans s'imposer un régime spécial, sans se détruire l'estomac à absorber des drogues et des tisanes débilitantes. Au premier symptôme de toux, grippe, rhume ou bronchite, prenez quelques doses de **Baume Rhumal** : la guérison suivra sans tarder. Prix du flacon, 25c dans toutes les pharmacies et épiceries.

—Le cardinal Jean-Pierre Boyer, archevêque de Bourges, vient de mourir.

LE SEUL MOYEN

Combattre la toux avec le **Baume Rhumal** est le seul moyen de guérir rapidement les affections de la gorge et de la poitrine qui provoquent la toux. Dans toutes les pharmacies. 25c la bouteille.

—Au printemps prochain Montréal aura des voitures sans chevaux.

VOUS POUVEZ EN ÊTRE PERSUADÉ

La préférence accordée par les médecins au célèbre spécifique français, le **Baume Rhumal**, est due à son action rapide et énergique dans les cas de rhume, toux, grippe, bronchite grave. Le soulagement est immédiat, la guérison certaine. 25c la bouteille, en vente partout.

UNE SEMAINE DE Vente - Extraordinaire

A LA MAISON DE

E. LEPAGE & CIE

Coin des rues St-Laurent et Duluth

A l'occasion de l'ouverture de notre SOUS BASSEMENT. Avec un stock immense de Ferblanteries, granit, Ferronneries, Ustensile de cuisine, Groceries, etc., etc.

Pendant cette grande vente nous offrirons en vente :

- 0 doz. Bouteilles de SAUCE WORCESTERSHIRE, (sauce forte) la meilleure sur le marché et vendue régulièrement 10c, spécial..... 2½c
- 50 doz. Bouteilles de SAUCE AUX TOMATES (Catchup) garantie première qualité et vendue régulièrement 10 c, spécial..... 2½c
- Grands verres rempli de Moutarde Française de 10c pour 7 ou 4 pour. Sauce Yorkshire grandes bouteilles vendu 10c, spécial..... 5c
- Catsup grandes bouteilles, vendu 10c, spécial..... 5c
- Cocoanut en paquet, marque Criptal, vendu 10c, spécial..... 5c
- Huile à moulin, grandes bouteilles, vendu 15c, spécial..... 7c
- Essence de Vanille et Citron, grandes bouteilles, vendue 25c, spécial..... 14c
- Poudre pour polir et nettoyer les argenteries, vendue 25c, spécial..... 10c
- Vernis à tuyau, toujours vendu 15c, spécial..... 8c
- Vernis à poêle, toujours vendu 15c, spécial..... 9c
- Bleue Indigo, vendu 15c, spécial..... 8c
- Pâtre à poêle, " 10c, " 4c
- " grande boîte 15c, " 6c
- Pommades (Vaseline), vendu partout 20c, spécial..... 8c
- Graine (d'oiseaux), vendu partout 15c, spécial..... 7c
- Savon Quaker, vendu régulièrement 5c, spécial..... 2½c
- Savon London, vendu régulièrement 6c, spécial..... 2½c
- Savon Buanderie, vendu régulièrement 10c, spécial..... 6c

FERBLANTERIES

- Plats pour laver les mains, valant 15c, spécial..... 5c
- Assiettes à tarte, à diner ou à soupe, valant 6c, spécial..... 2c
- Caniste à l'huile de charbon ½ gallon, valant 15c, spécial..... 8c
- Porte ordure, valant 10c, spécial..... 5c
- Autonnoirs, " 5c, " 2c
- Boîtes à pain peintes et décorées, valant 45c, spécial..... 19c
- Chaudières à charbon, valant 25c, spécial..... 13c
- Chaudières à charbon en tôle galvanisé, valant 35c, spécial..... 19c
- Terrine à lait, valant 5c, spécial..... 3c
- Grands Gobelets, 3 pintes, val. 10, sp. 4c
- Poivrières, Coupe pâte, Assiettes, moules, cuillères au choix..... 1c

GRANITE

Dans ce département nous avons un assortiment complet à des prix encore jamais offerts. Nous recevons journellement des lots de jobs que nous offrirons d'ici au jour de l'an à des prix qui ne manqueront de répandre notre réputation si avantageusement connu.

Département de Jouets et Articles de Fantaisie

Ce département comprend l'assortiment le plus complet de Jouets et Articles de Fantaisie tel que Poupées, Soldats, Petites Tramways, Petits Bateaux Etc., Boîtes de Toilettes, miroirs de luxe, Etc., Etc.

D'ici au jour de l'an notre magasin ne fermentera qu'à 9.30 hrs. p.m. tous les soirs pour permettre à notre nombreuse clientèle d'éviter la foule qui encombre notre magasin tous les jours et aussi lui permettre de bien tout visiter. Chaque département dans chacun leur spécialité. Après le jour de l'an et les jours suivants notre magasin sera fermé à 6h. p.m. le Samedi et les jours de fêtes exceptés.

E. LEPAGE & CIE

Coin des rues St-Laurent et Duluth.

At "Korreet Shape" Boot Shop.

Nos chaussures ont le mérite inappréciable d'être toujours conformes au pied. Elles procurent le confort et l'aise, car elles sont modelées sur le pied humain et non sur des formes en bois.

Nos Chaussures en Veau pour Hommes aux prix spéciaux de \$3.00 et \$4.00 sont d'une valeur extra et sans rivale au Canada, comme qualité et style.

FRENCH & SMITH, SUCCESSEURS DE BURT and PACKARD Co.
235 ET 237 RUE ST-JACQUES.

Aux Femmes et aux Jeunes Filles Pâles et Faibles

Si vous êtes pâles et faibles prenez les fameuses **PILULES ROUGES DU Dr CODERRE.**

Le **BEAU MAL** ne résiste pas à l'action bienfaisante de ces pilules recommandées.

Les **Pilules Rouges du Dr Coderre**, renforcent, tonifient et purifient le système. Elles augmentent la matière colorante du sang donnent un beau teint et de la force.

Prix : 50 cents la bouteille
6 bouteilles pour \$ 2.50
Expédiées partout.

ÉCRIVEZ

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE
NORTH ADAMS MASS.

LA BANQUE D'ÉPARGNES

DE LA CITE ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL.

Avis est par le présent donné qu'un dividende de huit dollars par action sur le capital de ce la institution a été déclaré et sera payable à son bureau principal, à Montréal, le 31 décembre 1897.

Les livres de transferts seront fermés du 15 au 31 Décembre prochain, ces deux jours compris. Par ordre du bureau des directeurs. HY. BARBEAU, Gérant.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)
INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107, RUE SAINT-JACQUES

"BATISSE IMPÉRIALE" MONTRÉAL

PAPIER FAYARD & BLAYN

GUÉRIT Irritant de Poitrine, Influenza, Douleurs Rhumatismales, Blessures, Plaies Typhoïdes, Coups, etc., etc. - 1 f. t. Pharmacie

UN PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRÈT de GUÉRIR
l'ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIÈVRES - ÉPUISÉMENT etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^o MALAVANT, 10, P. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ANTHON DÉCARY.

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

DENTIER GARANTI--\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.

A. E. VADEBONCŒUR, L.C.D.

Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

V. ROY & L.-Z. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs

207, RUE SAINT - JACQUES,

(Bâtisse Nordheimer)

VICTOR ROY

L.-Z. GAUTHIER

TELEPHONE : 2113

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'EXTRAIT de **FOIE de MORUE**
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE** de **FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,
l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**,
la **BRONCHITE** et toutes les
MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : OMAVRIER



Presqu'enlevée à sa Famille. (10)

266 Rue des Allemands, MONTREAL, CAN., Fév., '94. Pendant 2 ans j'ai souffert, sévèrement d'un attaque d'affection nerveuse, qui m'enleva presque à ma famille. Plus j'essayai de médecine et de médecines, plus ma maladie augmentait. Je puis à peine vous décrire cette affection nerveuse, mais je sais qu'elle m'enleva presque la mémoire. J'abandonnai toute espérance d'être jamais guérie, mais une bouteille de Tonique Nerveux du Père Koenig me guérit entièrement de cette maladie qui m'avait conduit si près de la tombe. MDE. C. CHASSE.

ORONO, ME., Oct. 4, 1894. Ma fille de 19 ans, dans les derniers 3 ans et demie à eu des attaques nerveuses de telles sortes qu'elle tombait tout à coup et y restait de 10 à 20 minutes, et ensuite pour 24 heures se sentait bien lourde et endormie. Elle prit une bouteille et demie du Tonique Nerveux du Père Koenig et n'a pas eu d'autres attaques depuis le mois de juin, 1893. A. J. HOGAN.

GRATIS Un Livre Precieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis. Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill. Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS E. McGeles, 2123, Notre-Dame, Montréal. Laroche & Cie Québec.



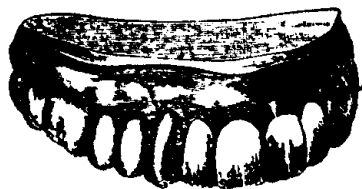
Fausses dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez J. G. A. GENDREAU, Dentiste, 20, rue St-Laurent, Montréal. Tél. Bell 2818.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S. No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer VALEUR DE PLACEMENT ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussim. Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH, BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTREAL. Achète des débitures et autres valeurs désirables.



LIQUEURS ET ELIXIR VEGETAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

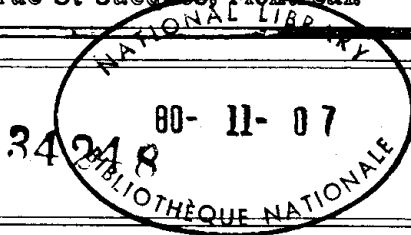
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnement Alimentaires (Ltee)

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.



LA SOCIETE NATIONALE DE SCULPTURE

A RESPONSABILITE LIMITEE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture

Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL - - - - \$50,000

Distribution chaque mercredi

Prix important: distribués depuis le 1er Août 1895:

Table with 2 columns of names and amounts, listing donors and their contributions to the National Sculpture Society fund.

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boite de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

U. PERREAU AUX DAMES

RELIEUR

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRE. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRE, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

ACADEMIE FONDEE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHER, Principale.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITE LIMITEE MONTREAL

1765 à 1783 RUE NOTRE - DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTREAL

UNE LETTRE DE

SANTA CLAUS!

Ils demande aux petits enfants d'aller le voir jusqu'à Noël.

Chers petits enfants,

J'ai demandé à M. Carsley, de publier cette lettre dans tous les journaux afin que vous puissiez la voir, car je veux que tous les enfants de Montréal viennent me voir afin que je puisse parler à chacun d'eux. Je suis très occupé dans la grotte durant tous les jours, mais j'ai choisi ce temps pour recevoir les petits enfants; ne manquez pas de mandez à votre père ou à votre mère de vous amener cette semaine. Je serai dans la grotte de dix heures du matin à dix heures du soir, chaque jour, jusqu'à Noël. Mes amitiés les plus sincères à vous tous.

Je demeure, votre vieil ami fidèle, SANTA CLAUS.

Pour Acheteurs d'articles pour Noël

Les dames et messieurs ne peuvent voir nulle part au Canada une telle variété des assortiments aussi considérables, de nouveautés pour Noël à des prix aussi bas, bien souvent de 10 à 20 cents meilleur marché, qu'au magasin de la Cie S. Carsley, limitée.

Jouets à bon Marché

Si on en juge par ce que les clients disent, un dollar dépensé pour des Jouets et des Cartes de Noël, dans notre Bazar, équivaut à deux dollars dépensés ailleurs. Cela signifie que nous vendons nos Jouets et Cartes de Noël la moitié du prix régulier de détail ailleurs.

Mouchoirs pour Cadeaux de Fêtes

Des milliers de boîtes de mouchoirs de fantaisie pour dames, styles assortis, mouchoirs ourlés, brodés et avec initiales. Six dans chaque boîte, 75c, \$1.00, \$1.25 et \$1.50 la boîte.

Boîtes de mouchoirs de fantaisie pour dames, depuis 15c.

Mouchoirs de Soie

Plusieurs centaines de douzaines de mouchoirs ourlés en pure soie japonaise pour hommes magnifique ouvrage. Initiales n'importe quelle lettre. Faits pour être détaillés à 35c. Prix de la Cie S. Carsley, limitée, seulement 22c chacun.

Rideaux pour cadeaux de Noël

Rideaux en chenille, centre en couleurs non changeante, bordure extra large en couleur, fortement frangés, bonne grandeur, toutes les couleurs, \$2.80 la paire.

LA CIE S. CARSELY (Limitée)

1765 à 1783, Notre-Dame